SYLLA,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Digitized by Google

SYLLA, tragédie de M. Jouy, avec fig., prix. . . . . 4 fr.
Le même, papier vélin. 8

Tous débitants d'exemplaires non revêtus de la signature de l'éditeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

19

SYLLA

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR E. JOUY,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE),

Représentée, pour la première fois, sur le premier Théâtre français, pour la représentation à bénéfice de M. Saint-Phal, le 27 décembre 1821.

PARIS,

PONTHIEU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, n° 252.

M DCCC XXII.

72220

Digitized by Google

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. LACRETELLE AINÉ.

MON RESPECTABLE AMI,

Si je connaissais un meilleur citoyen que vous, un homme qui honorât par plus de vertus, par un plus noble caractère, par l'emploi d'un talent plus estimable, le siècle philosophique dont vous avez vu la dernière moitié, c'est à cet homme que je dédierais mon ouvrage.

Elevé à l'école des Diderot, des d'Alembert, des Turgot, des Malesherbes, de tous ces philosophes d'une immortelle renommée, votre jeunesse s'est formée sous leurs yeux à la pratique des hautes vertus, à la méditation des grandes pensées qui ont consacré ces noms illustres dans la mémoire des hommes.

On n'oubliera pas que, dans la carrière du barreau, où vous avez laissé de si honorables souvenirs, vous avez offert un des premiers modèles de cette éloquence judiciaire qui rattache aux grands intérêts de la société la cause du dernier citoyen.

Ami d'une sage et patriotique liberté, vous n'avez point abandonné sa défense au milieu des discordes civiles, et vous avez traversé la plus terrible révolution sans avoir transigé sur aucun principe, et sans avoir reculé devant aucun péril.

Parmi les écrivains français qui ont survécu à cette lutte mémorable, et qui ont pris la parole dans cette grande question politique, vous êtes du très petit nombre de ceux dont on peut dire : « Ils n'ont pas eu un reproche à se faire ; ils n'ont pas soutenu une opinion qu'ils ne défendent encore. »

Depuis long-temps, mon respectable ami, j'éprouvais le besoin de vous offrir un témoignage public des sentiments que vous m'avez inspirés, et qui doivent vous rendre cher à tout ce qui porte un cœur français.

E. JOUY.

Paris, 27 décembre 1821.

PRÉAMBULE HISTORIQUE.

Les réputations se forment au hasard; les contemporains les reçoivent toutes faites, et les transmettent pour l'ordinaire sans discussion et sans examen. Les années, les siècles, s'écoulent; et l'écho des passions du moment, en se répétant d'âge en âge, forme ce bruit équivoque et monotone que l'on appelle l'histoire.

Cyrus, Alexandre, Sylla, César, Mahomet, Gengiskan, ces noms frappent l'oreille et la pensée d'une idée de grandeur vague et mal comprise. Mille écrivains nous ont entretenus de leurs vertus, de leurs crimes, de leur gloire; leur caractère personnel n'en reste pas moins un problème.

Les mêmes nuages qui enveloppent la destinée des hommes couvrent celle des nations. Que fut l'Égypte? un vaste monastère où quelques centaines de moines hypocrites, dont les rois n'étaient que les premiers sujets, gouvernaient un peuple crédule et stupide. Les historiens qui en ont porté ce jugement ont-ils

raison contre ceux qui nous représentent le royaume des Pharaons comme une admirable théocratie, fondée sur les principes de la plus haute sagesse?

Que penser de Rome? Cette république, souveraine du monde, eut une caverne pour berceau; mais elle produisit des héros, comme les autres états produisent des hommes, et la grandeur en toute chose paraît avoir été son élément. Rappelons ses crimes, on nous oppose ses vertus inouïes; abandonnons-nous à l'enthousiasme que ses vertus inspirent, et l'on ne manquera pas de nous prouver que ses crimes, comme nation, ont surpassé ceux que la justice des tribunaux, chez tous les peuples de la terre, poursuit et punit du dernier supplice.

En élevant de pareils doutes, mon intention n'est pas de les résoudre, mais de montrer qu'ils sont également applicables et à Rome et à l'homme le plus extraordinaire qu'elle ait vu naître, au terrible et mystérieux Sylla.

On pourrait croire qu'il entrait dans les destinées de la république romaine de se personnifier elle-même sous la figure de ce dictateur. Il fut grand comme elle; elle fut atroce comme lui: il voulut, comme elle, être libre; et, comme elle, se faire une immortelle renommée: elle parvint à ce double but par l'asservissement et la ruine des autres nations;

il l'atteignit par la proscription et le meurtre de ses concitoyens, et par son héroïque abdication.

Les premières années de Sylla s'étaient passées au milieu des discordes publiques. La dépravation du peuple, l'impunité des crimes des tribuns, la vénalité passée en usage dans les classes élevées, l'intolérable orgueil d'une aristocratie corrompue dans sa source, enfin le brigandage des proconsuls, annonçaient que, fatigués de vertu, enivrés de gloire, affamés de richesses et de pouvoir, également incapables de supporter le travail et le repos, les citoyens de Rome n'étaient plus que les descendants dégénérés des Brutus et des Paul Émile. Dans cet état de dépravation ils n'attendaient qu'un chef pour se lancer dans la carrière sanglante que la mort des Gracques avait ouverte devant eux.

Marius se présenta. Un courage farouche avait révélé l'existence de ce soldat obscur; la nature l'avait fait insatiable et jaloux. « Les honneurs, dit Plu-« tarque, tombaient dans son ame comme dans un gouffre sans fond. » C'était un brigand ivre, que le sang et les triomphes ne pouvaient désaltérer, et qu'irritait toute gloire étrangère. Marius, vainqueur des ennemis de l'état, voulut se rendre maître de la république, et pour y parvenir il flatta l'hydre du peuple, brisa tous ses liens, souleva toutes ses pas-

sions, et devint le chef d'une anarchie sanglante, à laquelle le descendant des Scipions, l'orgueilleux Sylla, avait dès-lors résolu de mettre un terme.

Jaloux du pouvoir de Marius, Sylla voulut d'abord se créer dans les camps une gloire rivale, et faire oublier les exploits du vainqueur des Cimbres. Tandis que le soldat d'Arpinum souillait ses trophées au milieu des sanglantes orgies où s'écoulaient ses derniers jours, Sylla détruisait des armées entières, s'attachait par toutes les ruses d'une politique habile les légions qu'il commandait, prenait d'assaut toutes les villes ennemies sous les murs desquelles il se montrait, et déja se proclamait lui-même le favori de la fortune et l'homme du destin.

A soixante-dix ans, Marius reprend les armes, et veut marcher contre le plus redoutable ennemi des Romains; il s'abaisse à briguer le commandement des troupes envoyées contre Mithridate; Rome se partage en deux grandes factions; le sénat se prononce en faveur de Sylla, et le nomme au commandement de l'armée d'Asie.

Cet acte du sénat a donné le signal de la guerre civile : Marius déchaîne ses sicaires, à la tête desquels s'élance le tribun Sulpicius; le forum est inondé de sang. Sylla, dont l'élection est faite, dont la cause, cette fois, est juste, rejoint son armée

dans la Campanie, la ramène dans Rome; et, content d'avoir frappé de terreur ses adversaires, d'avoir vu fuir Marius, il vole à de plus glorieux triomphes contre les ennemis de sa patrie: Marius y rentre à la faveur des dissensions survenues entre les deux consuls, et les plus horribles vengeances signalent son retour dans la cité de Romulus.

Ce n'est qu'après avoir surpassé la gloire de son rival, après avoir vaincu à Orchomène, à Chéronée, après avoir triomphé de Mithridate et subjugué la Grèce, que Sylla reparaît sous les murs du Capitole à la tête de ses légions victorieuses.

Marius n'existait plus; son fils ne craignit pas de s'opposer aux progrès du vainqueur de l'Asie: il fut défait et forcé de s'enfermer dans Préneste, où il se donna la mort.

Sylla mit le siége devant cette ville, s'en rendit maître, en extermina tous les habitants, et rentra triomphant à Rome, où il se proclama lui-même dictateur perpétuel.

Marius avait ouvert le champ des proscriptions, et s'y était lancé comme un monstre furieux qui égorgeait pour assouvir sa rage: Sylla parcourut plus froidement cette affreuse carrière; il s'y montra plus vindicatif que cruel, plus politique que féroce: Indifférent aux maux de ses ennemis, une ironie amère

semblait guider son poignard; on eût dit, au choix des victimes, qu'il punissait les Romains de leur lâcheté. Cinq cents patriciens sont immolés; les deux premiers noms inscrits sur cette liste sont ceux des consuls.

Il poussa au-delà des bornes de toute vraisemblance son triomphe sur la bassesse de ses concitoyens, et crut ne pouvoir réveiller en eux le sentiment de l'existence que par la douleur et les supplices. Les proscriptions dévastèrent Rome, Spolette, Sulmone, Boviane, Ésernie, Télésie, Florence, Preneste; et cependant, parmi tant d'hommes immolés à la voix de l'inexorable dictateur, les deux historiens de cette terrible époque, Plutarque et Appien, ne citent pas un seul nom véritablement célèbre.

Sylla, dominateur des nations subjuguées par ses armes, maître de Rome, où il avait fondé son pouvoir sur la ruine des factions qu'il avait étouffées dans leur sang; sans autre appui contre tant de haines et de vengeances amoncelées sur sa tête, que l'autorité dictatoriale dont il s'est revêtu lui-même, Sylla prend tout-à-coup la résolution la plus sublime, la plus audacieuse que le génie de la puissance ait jamais conçue; il convoque le peuple au forum, et *abdique insolemment le pouvoir souverain:* « Me voici semblable « au dernier d'entre vous, dit-il, et prêt à rendre « compte de tout le sang que j'ai versé. »

Tels sont les grands traits de la vie de Sylla; je les ai recueillis dans Plutarque, Appien, Valère-Maxime, Velleïus-Paterculus, etc. Quant à son terrible caractère, aucun de ces historiens n'a su le pénétrer, et Montesquieu est le seul qni ait éclairé cet abîme d'un rayon de son génie.

Sous la plume de l'auteur immortel *de la Grandeur et de la Décadence des Romains*, Sylla devient le réformateur de Rome; il asservit les Romains pour leur faire haïr l'esclavage; il veut les ramener à l'amour de la liberté par les horreurs de la tyrannie; et quand il a suffisamment abusé du pouvoir, dans l'intérêt de la république, qu'il ne sépare pas de ses vengeances personnelles, satisfait de la leçon sanglante qu'il a donnée à ses compatriotes, il brise lui-même la palme du dictateur, qu'il a usurpée, et vient, avec un sourire effrayant, se confondre parmi les citoyens dont chacun peut lui demander compte d'un acte de sa cruelle dictature.

Ainsi, toute cette vie est une combinaison; toute cette tyrannie est un calcul; toute cette audace est du sang-froid et du raisonnement.

Plus j'ai médité sur l'étonnante contradiction du caractère de Sylla, plus je me suis convaincu que le génie de lumière qui avait su expliquer l'énigme de

la grandeur des Romains, avait également pénétré l'ame de cet homme extraordinaire.

Ce n'est point le Sylla si imparfaitement esquissé par Plutarque, c'est le Sylla si admirablement indiqué par Montesquieu, que j'ai voulu reproduire sur la scène.

Après avoir suffisamment établi la vérité de l'ensemble, je m'arrêterai sur quelques traits particuliers du modèle, que m'ont fournis les auteurs anciens que j'ai consultés.

Sylla, dans l'exercice du pouvoir, était aussi sombre, aussi sévère, qu'il était facile et communicatif dans la vie privée.

Il ne cherchait pas le péril, il le méprisait; il se croyait protégé par un génie qui veillait à sa fortune: il avait pris le surnom de *Faustus* (heureux), qu'il avait transmis à son fils.

Plein de mépris pour les prêtres, il était superstitieux, et consultait sans cesse les devins et les oracles. Rien ne lui plaisait davantage que l'aspect des troupes s'essayant aux manœuvres sous les murailles de Rome. Le luxe des camps était le seul qu'il favorisât, et l'on n'était jamais plus sûr d'en être accueilli qu'en se présentant devant lui à la tête d'un escadron hérissé d'or et d'acier.

Tour-à-tour superbe et familier, il effrayait de

son regard, ou séduisait par un sourire, quand il s'abaissait à vouloir plaire.

Remarquable par une éloquence brusque, par un langage heurté, ses discours se bornaient presque toujours à quelques phrases.

Au commencement de la plus célèbre bataille qu'il ait gagnée, ses troupes fuyaient; il se jette au-devant d'elles : « Je meurs ici, dit-il; vous, retournez « à Rome, et si l'on vous demande où vous avez « abandonné votre général, vous répondrez : A « Orchoméne. »

Crassus lui demandait une escorte pour remplir une mission périlleuse qu'il lui donnait : « Pour es- « corte, répond Sylla, je vous donne votre frère, « vos parents et vos amis, égorgés par Marius, et « qu'il faut venger aujourd'hui. »

Une plaisanterie sèche, une ironie sanglante, décelaient l'amertume de son ame; il parlait avec un froid mépris de sa gloire et de sa puissance.

Jamais homme n'a exercé plus d'empire sur les esprits et même sur les cœurs : ses soldats l'adoraient. Ce *lion-renard*, comme le nommait Carbon, était, suivant l'occasion, féroce, généreux, adroit, souple, d'une force d'application sans exemple, ou d'une activité sans bornes.

Sylla, dans le cours de sa dictature, disposa de

cinq ou six royaumes; chaque mot de sa bouche devenait proverbe, et avait pour ainsi dire force de loi; les surnoms qu'il donnait, le plus souvent sans intention, aux hommes de sa cour, s'attachaient irrévocablement à leur personne; il dit un jour: *Salut, grand Pompée!* On n'appela plus Pompée que MAGNUS, et l'histoire a consacré très sérieusement cette flatterie de circonstance.

La superstition de Sylla n'avait rien de vulgaire: il consultait les aruspices, et cependant il ne pouvait les regarder sans rire; avant le combat il sacrifiait aux dieux, et pillait leurs temples après la victoire. Les statues d'Olympie, de Delphes, d'Épidaure, consacrées par la vénération des peuples, furent enlevées par Sylla, et transportées à Rome; il s'emparait du trésor des temples, qu'il distribuait à ses soldats, en disant d'un ton moqueur qu'*il ne pouvait manquer de remporter la victoire, puisque les dieux soldaient ses troupes.*

La fortune n'abandonna jamais celui qui s'était déclaré lui-même son favori, et tel était le bonheur de Sylla, qu'il semblait se communiquer à ses partisans: il est à remarquer que dans le cours des guerres dont il eut la conduite, aucun de ses lieutenants n'éprouva le moindre échec.

Sylla fut le nouveau législateur de Rome; il fit des

lois sages dont il assura l'exécution par des supplices: il s'empara violemment du pouvoir, et signala son avénement à la dictature par l'affranchissement de dix mille esclaves, dont il composa sa garde.

Les historiens ont parlé avec une juste et profonde indignation de la tyrannie de Sylla; un seul d'entre eux a fait mention de la position désespérée où se trouvait Rome à l'époque où le vainqueur de Marius s'en rendit maître. Florus est forcé d'avouer que Sylla *fut regardé comme un sauveur, qu'il ferma les plaies cruelles de la république; ce vieux corps*, ajoute-t-il, *avait besoin d'une main ferme, habile et cruelle; Sylla fut le médecin, et l'horrible méthode de guérison qu'il employa n'en fut que plus efficace* (1).

Sylla, mort dictateur, aurait pu être comparé à plusieurs tyrans habiles, à plusieurs conquérants célèbres, mais il abdiqua; et dans les annales de tous les peuples, ce trait le distingue et l'isole; il abdiqua, et *tout l'univers*, dit naïvement Rollin, *en fut étrangement surpris.*

Les parallèles historiques ne sont, pour la plu-

(1) Florus, Hist. III, 23.

part, qu'un abus de l'esprit; on peut les comparer à ce jeu de société connu sous le nom de *Marmontel*, et qui consiste à trouver, entre des mots indiqués au hasard, des rapports d'autant plus ingénieux que les objets sont plus disparates.

Plutarque a plus abusé qu'aucun autre écrivain de ces rapprochements forcés, qu'on a comptés pendant long-temps parmi les nécessités de l'art d'écrire; mais c'est sur-tout dans son parallèle entre Lysandre et Sylla qu'on peut remarquer tous les défauts inhérents à ce genre de composition.

En retraçant, pour la scène, le portrait de Sylla, je n'ai pas un moment détourné les yeux de mon modèle, et j'étais loin de croire qu'on pût me supposer l'intention de calomnier, sous un pareil nom, des souvenirs récents, qu'une gloire et des malheurs inouïs ont consacrés dans la mémoire des Français.

Mais puisque la tragédie de Sylla est devenue, pour quelques écrivains, le motif ou plutôt le prétexte d'un parallèle entre le vainqueur d'Orchomène et celui d'Austerlitz, j'examinerai en quelques lignes les rapports que ces grandes renommées peuvent avoir entre elles, et les oppositions bien plus frappantes qui leur assignent dans l'histoire une place si différente.

Enfants de leurs œuvres, ardents amis de la liberté

avant l'époque de leur grandeur, tous deux crurent avoir acheté, à prix de gloire et de triomphes, le droit d'asservir leur pays. L'un s'empara violemment du pouvoir, l'autre le reçut comme un dépôt, et en usa comme d'un héritage.

Napoléon et Sylla marchent à leur but sans ostentation comme sans mystère; ils prennent l'empire comme un bien que la fortune leur restitue; et les hommes semblent reconnaître la marque du pouvoir sur le front de ces deux dominateurs du monde.

Sylla, dans l'exercice de la puissance, déploya une ame implacable et féroce : sa cruauté froide et réfléchie n'était pour lui qu'un moyen plus simple et plus prompt d'arriver à son but.

La politique de Napoléon, dans le cours d'un règne beaucoup plus long, n'eut à se reprocher qu'un acte sanguinaire. Sa volonté, non moins inébranlable que celle du dictateur romain, prenait sa source dans un génie d'un ordre supérieur, et dans les conseils d'une raison sublime : j'entends ici par raison sublime la faculté de combiner, avec autant d'audace que de sagesse, les éléments de succès. Même indifférence pour l'opinion contemporaine, même besoin de l'estime de la postérité, même sang-froid dans le péril, même dédain des hommes, même force et même faiblesse d'une intelligence

qui ne pouvait se soutenir constamment à la même élévation.

La froideur systématique de ces deux hommes était le résultat de principes différents ; il y avait chez l'un égoïsme de vengeance, et chez l'autre égoïsme de grandeur.

Le besoin de renommée qui les dévorait tous les deux avait entièrement desséché l'ame de Sylla ; celle de Napoléon était restée accessible aux plaisirs purs et aux douces affections de la vie domestique.

Napoléon ramena la sévérité dans les mœurs, et donna lui-même l'exemple du respect pour la morale publique, dans un temps où elle avait été corrompue par le gouvernement directorial auquel il avait succédé : pour Sylla, au contraire, la puissance suprême ne fut qu'une occasion de donner un éclat scandaleux à la dépravation de ses mœurs.

L'un, pensif et réfléchi, fuyait la société que ses compatriotes adorent ; l'autre, déréglé, ami des plaisirs, d'un commerce facile, s'entourait de courtisanes, de bouffons et d'artistes grecs que ses concitoyens méprisaient : peut-être, néanmoins, trouverait-on au fond de ce contraste une sympathie intérieure et un mépris commun de l'estime commune.

Sylla, dont le but était le rétablissement de l'ancienne aristocratie, et le triomphe des patriciens sur

le parti populaire, n'employa d'abord que des nobles et des hommes consulaires; mais bientôt averti de la légèreté de leurs affections, et du peu de fond qu'il pouvait faire sur eux, il se jeta du côté du peuple, et s'entoura de gens obscurs. Napoléon suivit une marche contraire; on sait quel en fut le résultat.

Sylla fut le général le plus heureux, et Napoléon le plus grand capitaine qui ait encore paru sur la terre.

Sylla, fatigué de sa propre tyrannie, dit aux Romains : « Vous que j'ai égorgés comme de vils trou-« peaux, je suis las de vous commander, soyez libres : « je redeviens l'un de vous! »

Il abdiqua le pouvoir ; Napoléon le perdit; et cette seule circonstance, tout entière à l'avantage du dictateur romain, rétablit une sorte d'équilibre entre deux caractères dont l'inégalité se refuse d'ailleurs à un autre parallèle.

L'un rendit la liberté aux Romains, qu'il avait massacrés et avilis; l'autre couvrit la France des monuments de sa gloire, et arbora sur tous les clochers de l'Europe l'étendard de la liberté dont il avait déshérité son pays.

Sylla termina paisiblement ses jours à Rome, qu'il avait inondé de sang et de larmes, au milieu d'une génération d'enfants dont il avait proscrit les pères.

Napoléon mourut, prisonnier des Anglais, sur un rocher perdu au sein des mers, où il traça lui-même l'espace de son tombeau.

Après avoir établi sur des faits historiques et sur la pensée de Montesquieu la vérité du caractère de Sylla que j'ai osé produire sur la scène française, me sera-t-il permis de répondre aux critiques, et j'ose dire même aux éloges dont cette tragédie a été l'objet, par l'exposé succinct d'une théorie où j'ai cru entrevoir la solution de la grande question dramatique qui partage en ce moment le monde littéraire.

Le théâtre est une représentation de la vie humaine: on veut y retrouver une copie fidèle de la scène du monde. Pourquoi cette représentation, dont le but est par-tout le même, est-elle considérée, sur divers points de la terre, sous des aspects si différents? L'homme est le même sous toutes les latitudes, mais le portrait de l'homme en société varie d'une latitude à l'autre; passez un détroit, un fleuve, une chaîne de montagnes, le système théâtral est changé.

Les causes de cette variété sont évidemment dans le génie des peuples, dans le plus ou moins de liberté des institutions, dans le degré de civilisation qu'ils avaient atteint à l'époque de l'établissement de leur théâtre.

Chez les uns, c'est une peinture fougueuse et sans choix des évènements de la vie, un choc perpétuel d'évènements et de passions, qui semblent constituer l'art dramatique. Demandez à l'homme des bords de la Tamise la définition du beau idéal dans les jeux de la scène; il vous répondra : variété, mouvement, succession rapide de situations tendres, fortes, nobles, ou vulgaires; contrastes philosophiques résultant du conflit des caractères de toute espèce, des caprices de la fortune, des bizarreries du cœur humain.

A l'aspect de ce chaos, l'homme des bords de la Seine sourit avec dédain: pour lui la beauté dramatique est simple et régulière; une action claire, unique, toujours croissante, une habile distribution des parties, un art profond dans la conduite de l'ouvrage, un intérêt progressif dont la puissance se combine de manière à converger, si j'ose m'exprimer ainsi, sur un seul point et sur un seul personnage; une élégance soutenue, un style constamment noble et châtié; telles sont parmi nous les conditions inséparables du beau dans l'art dramatique.

Instruit à l'école des Corneille, des Molière, des Voltaire et des Racine, j'indique et je ne mesure pas l'immense intervalle qui les sépare à mes yeux des adversaires que les Anglais, les Allemands, et même

les Espagnols, voudraient en vain leur opposer.

Chez le seul peuple élève des Grecs, l'art de la scène s'est naturellement divisé en trois classes : *mœurs*, *intrigue*, *caractère;* cette classification si simple, si réelle, n'est pas moins applicable à la tragédie qu'à la comédie, et l'on peut s'étonner qu'aucune poétique n'ait songé à les soumettre à cette division commune.

La comédie de MOEURS, c'est *Turcaret*, ce sont *les Femmes savantes*, *les Précieuses ridicules*, *le Philosophe sans le savoir*, etc. etc.; la tragédie de mœurs c'est *l'Orphelin de la Chine*, *Bajazet*, *Britannicus*, *Alzire*, où Racine et Voltaire ont eu pour objet principal de peindre les mœurs du peuple chez lequel se passe l'action de leur drame.

Le *Mariage de Figaro* est le chef-d'œuvre de la comédie D'INTRIGUE; la tragédie d'intrigue a pour modèle unique la sublime énigme d'*Héraclius*. Voltaire a réchauffé de toute l'ardeur des passions *Zaïre* et *Tancrède*, qui ne sont que des tragédies d'intrigue heureusement modifiées par une légère peinture de mœurs.

La comédie de CARACTÈRE est la plus haute des conceptions dramatiques; aussi le *Tartufe* et le *Misanthrope*, où le génie de Molière a dépassé les hauteurs de son art, restent-ils au-dessus de toute com-

paraison. Saisir un caractère entier, arracher, suivant l'énergique expression de Locke, *le monstre à sa caverne*, creuser le cœur humain, le montrer, dans un seul individu, sous toutes ses faces, dans sa force, dans sa faiblesse, dans son orgueil, dans sa honte; quelle tâche! et quelle admiration pour l'homme prodigieux qui a su la remplir!

La tragédie de CARACTÈRE a été entrevue par Racine dans le personnage de *Néron*; cependant il n'offre, sous ce rapport, qu'une admirable esquisse jetée au milieu d'une composition d'un autre ordre. Le *Mahomet* de Voltaire pourrait être considéré comme le type de la tragédie de caractère, si dans cet admirable tableau la vérité historique n'avait été quelquefois sacrifiée à la haute pensée philosophique qui domine dans ce chef-d'œuvre de la scène. Le caractère d'*Auguste*, dans la tragédie de Cinna, est plus historique: mais, au milieu des passions et des événements dont ce personnage est le pivot et non pas la cause, Corneille, qui n'a réservé qu'un seul monologue au développement de ce caractère, n'a pu nécessairement l'approfondir.

Séduit par l'idée que je tentais une route nouvelle qu'avaient néanmoins indiquée les trois grands maîtres de la scène, j'ai essayé de peindre, pour le théâtre, un des plus grands caractères qui aient

étonné le monde. Si j'ai dû croire qu'une pareille entreprise était au-dessus de mes forces, j'ai pu espérer que le public me tiendrait compte de mes efforts.

Quelques critiques, dérangés dans leurs habitudes, et semblables à ces Parisiens *desheurés* dont parle le cardinal de Retz, ont été fort embarrassés de cette pièce; les uns l'ont qualifiée de *romantique*, d'autres l'ont trouvée trop *sévère;* ici l'on a blâmé la faiblesse de *l'intrigue*, que je ne pouvais rendre plus forte sans nuire au développement du caractère de Sylla; ailleurs on l'a trouvée embarrassée, obscure; sur ce point je n'ai rien à répondre, car je ne vois pas ce qui a pu donner lieu à ce reproche.

Dans l'incertitude où m'a laissé la diversité ou plutôt la contradiction de ces critiques, je dois en convenir, les encouragements du public ont acquis plus de prix à mes yeux.

On m'a reproché les *innovations* dont cette pièce est remplie, et l'on ne m'a pas permis de douter du sens défavorable que l'on attachait à ce mot: je dois en accepter tout le blâme. On avait jusqu'ici fait sortir du combat des passions, de la fatalité des événements, le pathétique et la terreur; j'ai essayé de les faire jaillir de la force d'un seul caractère, d'ouvrir au spectateur les abîmes du cœur chez un homme ex-

traordinaire, et de tirer de là seulement tout l'intérêt de mon ouvrage.

J'ai essayé de mettre en action l'exposition, qui s'est toujours faite en récit.

J'ai introduit au lever de Sylla des rois, des ambassadeurs, des clients de toutes les classes, qui viennent en silence faire leur cour au dictateur.

J'ai fait du peuple un personnage dans le dernier acte de ma tragédie, et j'ai même osé lui faire prononcer quelques uns de ces mots qui, dans tous les pays du monde, échappent simultanément à la foule.

La scène du sommeil d'un tyran, celle de l'abdication, sont autant d'innovations, dont le public a suffisamment accueilli la hardiesse pour encourager des essais du même genre dans l'intérêt d'un art enchanteur, dont le génie a fixé les régles, mais dont il n'a pas posé les bornes.

En rappelant ici le succès qu'obtient une tragédie où se trouvent tant de choses hasardées, c'est un devoir pour moi de reconnaître les obligations que j'ai aux acteurs du premier théâtre Français, dont le talent et le zèle ont triomphé si habilement des difficultés que cet ouvrage présentait à l'exécution.

Mais l'élément le plus décisif de la faveur que le public accorde à cette tragédie, c'est le jeu sublime de l'acteur qui ne représente pas mais qui ressuscite sur la scène le personnage de Sylla.

Il est rare que l'on rende une justice entière au mérite vivant, et jusqu'ici les admirateurs de ce grand comédien se sont bornés à le comparer à Lekain, à Garrick, à cet illustre Roscius que j'ai introduit dans ma pièce, et que M. Damas représente avec tant de chaleur et d'entraînement. En plaçant Talma au-dessus de tout ce que les annales de la scène offrent de plus grand, je crois être, à son égard, l'interprète le plus fidèle de l'admiration publique. Il n'est point acteur; il ne porte ni la pourpre, ni le diadème de théâtre; il vit chaque jour, pendant deux heures, de la vie du personnage qu'il représente: c'est Auguste, c'est Hamlet, c'est Néron, c'est Sylla. Jamais transformation ne fut plus complète.

Ces gestes étudiés, ces poses géométriques, ces accents combinés, tout cet art de convention, il le rejette: c'est la nature dans toute sa simplicité; c'est la passion dans toute sa fougue; c'est le sentiment dans tout son abandon, qu'il expose aux yeux d'un public idolâtre.

Il s'avance d'un pas tranquille; son manteau, négligemment croisé sur son sein, n'offre qu'une draperie d'un goût sévère; sa figure est calme: cependant, à mesure qu'il approche, l'effroi se répand autour de lui. Pourquoi cette attention passive, immobile? Il ne fait pas un geste, il ne dit pas un mot; il regarde.

Il s'assied, il s'appuie sur son fauteuil: on dirait que David a tracé la courbe heureuse de son bras. Sa voix forte, brève, et profonde, laisse échapper des oracles.

Par quelle faculté merveilleuse cet acteur parvient-il à rendre le dédain terrible, l'ironie épouvantable? Comment cet œil ardent semble-t-il à-la-fois avide de gloire, de sang, et de repos? Par quel prestige lit-on sur sa figure l'ennui du pouvoir dans une ame atroce et fière, les combinaisons politiques de l'esprit le plus vaste, l'audace d'un guerrier, et les craintes d'un enfant timide?

La profession de comédien, que l'on s'est avisé de mépriser depuis qu'elle est honorable, ne fut exercée pendant long-temps à Rome que par des hommes de la dernière classe de la société; et cependant cette profession, dans laquelle on comptait les *baladins* et les *cynèdes*, les *mimes*, les *chorèges*, les *embasicètes*, les *tripudians*, et les *bateleurs* de tout genre, laissait, à celui qui se distinguait par du talent et de la conduite, toute la considération personnelle dont il s'était rendu digne.

Roscius, que Cicéron appelle l'*homme le plus vertueux de son temps*, était l'idole de la jeunesse romaine, l'un des favoris du dictateur. Il n'usa de son crédit que pour tempérer, autant qu'il fut en lui,

l'horreur des proscriptions, et ramener parfois à des sentiments plus humains l'ame inexorable de Sylla. Quel plus beau caractère que celui d'un homme célèbre par son talent et ses moyens, chez qui l'imitation d'une nature idéale, et l'expression des vertus héroïques, se joignent à leur pratique dans l'expérience de la vie réelle!

Par un singulier rapprochement, qui n'aurait point échappé à mes lecteurs, Talma fut, comme Roscius, l'honorable ami des personnages les plus distingués de son époque, et vécut dans l'intimité de l'homme qui, pendant quatorze ans, fut le dictateur de l'Europe.

N. B. Les vers marqués par des guillemets ont été retranchés à la représentation, pour hâter la marche de l'ouvrage. Un astérisque désigne le petit nombre de ceux dont la censure a ordonné la suppression.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	MM.
CORNELIUS SYLLA, dictateur.	TALMA.
FAUSTUS SYLLA, fils du dictateur.	FIRMIN.
CLAUDIUS, ami de Faustus.	MICHELOT.
ROSCIUS, célèbre comédien.	DAMAS.
CATILINA, sénateur.	LIGIER.
MÉTELLUS, consul.	SAINT-AULAIRE.
LÆNAS, sénateurs.	DUMILATRE.
AUFIDIUS, sénateurs.	CASENEUVE.
BALBUS, sénateurs.	ALPHONSE.
OFELLA, sénateurs.	ARISTIPPE.
VALÉRIE, femme de Claudius.	Mlle DUCHESNOIS. / Mme PARADOL.

La scène se passe à Rome; dans les quatre premiers actes, dans le palais du dictateur; dans le cinquième, au Forum.

SYLLA.

ACTE PREMIER.

(La scène n'est éclairée que par une lampe antique qui brûle encore dans le palais.)

SCÈNE I.

ROSCIUS, MÉTELLUS.

ROSCIUS.

Un ordre inattendu que je n'ose comprendre
Cette nuit au palais m'avertit de me rendre :
Je ne m'en défends pas; un invincible effroi
A cette heure, en ces lieux, s'est emparé de moi.

MÉTELLUS.

La crainte, Roscius, ne peut être permise
A celui que Sylla protège et favorise.
Pour toi le dictateur adoucit sa fierté,
Que l'insolent vulgaire appelle cruauté ;
Admis à ses conseils, il souffre que ta bouche
Prête à la vérité ce charme qui le touche ;

Il t'écoute, il te croit; tu jouis entre tous
Du privilége heureux de fléchir son courroux;
Et j'ai vu quelquefois cette ame sombre et fière
S'amollir à ta voix, céder à ta prière.
Sylla recherche en toi le peintre ingénieux
Des grandes actions de nos premiers aïeux.

ROSCIUS.

Oui; de nos vieux Romains il se montre idolâtre;
Sylla permet encor leur éloge au théâtre;
Il admire Scævole, il honore Brutus;
Mais dans leurs descendants il proscrit leurs vertus.

MÉTELLUS.

Désormais notre asile est dans la tyrannie;
Rome accepte le joug de ce puissant génie.
Sans lui tout périssait; plus de frein, plus de droits;
La force avait soumis la majesté des lois;
Au forum, au sénat, dans nos champs, dans nos villes,
Tout s'embrasait au feu des discordes civiles,
Quand Marius, guidant un peuple de bourreaux,
De l'état avec eux partageait les lambeaux:
Mais Sylla reparaît; la fortune ramène,
Des rives du Melas, le vainqueur d'Orchoméne;
Il combat, il triomphe, il monte au premier rang;
Marius et les siens, étouffés dans leur sang,
Expirent; aussitôt la paix renaît dans Rome:
Ce que n'ont pu les dieux est l'ouvrage d'un homme.

ROSCIUS.

Ah! puisse la nature épargner aux Romains
Ces sublimes esprits au-dessus des humains!

Trop de maux, trop de pleurs, attestent le passage
De ces astres brillants nés du sein de l'orage.
J'admire, Métellus, l'homme prodigieux
Qu'un éclat inconnu signale à tous les yeux;
Son génie est pour moi la fournaise brûlante
D'où s'exhale d'Ætna la flamme dévorante,
Sans qu'aucun bruit annonce au monde épouvanté
Les profondes fureurs dont il est tourmenté.
Nous cédons l'un et l'autre à l'ascendant suprême
Qui soumet et le peuple et le sénat lui-même;
Et du faîte où s'assied le héros dictateur
Nos yeux avec respect mesurent la hauteur:
Mais, de nos sentiments en recherchant la cause,
Cette admiration que Sylla nous impose
Laisse au fond de nos cœurs des regrets bien amers;
L'arbitre des Romains leur a donné des fers.
La liberté n'est plus. O fils de Cornélie!
Dans la tombe avec vous elle est ensevelie!

MÉTELLUS.

Qui peut la regretter, lorsque des factieux
Ont couvert de son nom leurs complots odieux?
Quand un peuple sans frein, aveugle en sa furie,
A la voix d'un tribun immolait la patrie,
Renversait les autels, brisait le joug des lois,
Et des patriciens osait peser les droits?
Bénissons, Roscius, cette main tutélaire
Qui sut mettre une digue au torrent populaire.
Sylla guérit les maux que la discorde a faits:
Son bonheur est le prix de ses nobles bienfaits.

ROSCIUS.

Le bonheur de Sylla!... Je lis mieux dans cette ame
Que tourmente sa force et que sa course enflamme.
Ce mortel intrépide, ardent, audacieux,
Cet Ajax, invincible à la clarté des cieux,
Tant qu'aux plaines de l'air l'astre éclatant domine,
Des mondes écroulés braverait la ruine;
Dans ce désastre immense il ne pâlirait pas:
Mais la nuit, il tressaille au seul bruit de ses pas,
Sent défaillir son cœur au milieu des ténèbres,
S'endort péniblement dans des rêves funèbres:
Lui qui durant le jour gouverne les destins,
Dans le secret des nuits consulte les devins,
Craint et la solitude, et l'ombre, et le silence:
Tel est l'heureux Sylla.

MÉTELLUS.

Taisons-nous, on s'avance.

SCÈNE II.

ROSCIUS, METELLUS, CATILINA, BALBUS, CATULUS, OFELLA.

METELLUS.

Vous avez bien tardé, Catulus, Ofella:
Cependant vous pouviez faire attendre Sylla.

OFELLA.

Le licteur près de nous chargé de son message
De notre empressement peut rendre témoignage.

CATILINA.

Catilina répond du zèle de Balbus.

SCÈNE III.

ROSCIUS, METELLUS, CATILINA, BALBUS, OFELLA, CATULUS, SYLLA, CHEF DES LICTEURS.

SYLLA.

(*A Roscius qui s'éloigne.*)

Approchez, sénateurs..... Demeure, Roscius.....
Vous semblez inquiets : d'où vient cette contrainte?
Qu'avez-vous? Devant moi, bannissez toute crainte.
Prodigue de ma haine envers mes ennemis,
Nul de plus de bienfaits n'accabla ses amis.
Il n'est aucun de vous que mon aspect menace.
Écoutez donc sans trouble, et prenez votre place.

(Les sénateurs prennent place autour d'une table de marbre, où le chef des licteurs, sur un geste de Sylla, a déposé un rouleau de parchemin.)

Vous savez à quel prix j'ai conquis un pouvoir
Dont l'état expirant m'imposait le devoir.
Qu'importe que Sylla s'illustrant dans la guerre,
Portât le nom romain aux bornes de la terre;
Que par moi Mithridate à fuir fût condamné;
Qu'en triomphe à mon char Jugurtha fût mené;

Que pour moi la fortune en miracles féconde
Affermît votre gloire et le repos du monde,
Si, recueillant le fruit de mes nobles exploits,
Marius au sénat osait dicter ses lois,
Et, brisant les liens d'un peuple frénétique,
A ses lâches fureurs livrait la république?
Triomphante au dehors, Rome, esclave au dedans,
Expirait sous les coups de ses propres enfants.
Qui pouvait l'arracher à son destin funeste?
Sylla. L'heureux Sylla paraît devant Préneste;
Tout fuit, ou meurt; tout cède à mes premiers efforts;
Le fils de Marius le rejoint chez les morts.
Abjurant les conseils d'une fausse clémence,
Dans Rome entre avec moi la terreur, la vengeance;
Le salut de l'état veut des proscriptions;
Et dans des flots de sang j'éteins les factions.
Du peuple et du sénat je me proclame maître;
L'un apprend à me craindre, et l'autre à me connaître.
De cette liberté que j'opprime aujourd'hui
Mon pouvoir, que l'on hait, est le dernier appui.
Loin de Rome rugit le démon des batailles:
Le calme de la paix règne dans vos murailles.
Cependant on murmure, et quelques voix encor
A la plainte rebelle osent donner l'essor;
Et du sein de la tombe évoquant la tempête
Le spectre d'Arpinum a soulevé sa tête.
De coupables soupirs, jusqu'à moi parvenus,
Annoncent des complots; ils seront prévenus.
Le salut de l'état impose à ma justice

Le devoir rigoureux d'un dernier sacrifice.
Examinez les noms sur cette liste inscrits;
Rome demande encor ce reste de proscrits;
C'est le dernier éclat d'un salutaire orage;
A la publique paix donnons encor ce gage.
Je veux savoir de vous, avant que de signer,
S'il est quelque Romain que l'on puisse épargner.
Voyez; mais songez bien qu'en cette circonstance
Chacun de vous répond de sa propre indulgence.

(*Il donne la liste à Métellus.*)

MÉTELLUS, *après avoir jeté les yeux sur la liste.*

En faveur de Cimber j'ose élever la voix.
Vivant dans la retraite et soumis à tes lois,
Protégé par les ans, dont le fardeau l'accable,
Il espérait, Sylla....

CATILINA.

Son espoir est coupable!
On sait que dans l'exil aigrissant ses douleurs,
A ses fils chaque jour il donne encor des pleurs;
Qu'il a de Marius conservé les statues...

SYLLA.

Le temps a consumé ses forces abattues;
Métellus le protège; il suffit.... il vivra...

OFELLA.

Oserai-je à mon tour demander à Sylla
Quel pouvoir inconnu, quelle ombre protectrice
Peut dérober César à sa lente justice?

SYLLA.

J'ai pesé comme vous ses vices, ses vertus,

Et mon œil dans César voit plus d'un Marius;
Je sais de quel espoir son jeune orgueil s'enivre:
Mais Pompée est vivant, César aussi doit vivre.
Parmi tous ces Romains à mon pouvoir soumis,
Je n'ai plus de rivaux; j'ai besoin d'ennemis;
D'ennemis libres, fiers, dont la seule présence
Atteste mon génie ainsi que ma puissance:
L'histoire à Marius pourrait m'associer;
César aura vécu pour me justifier.

CATILINA.

Sur d'obscurs criminels qu'épargne ta clémence,
Je me tais; mais mon zèle éclaire ma prudence:
Le nom de Claudius sur la liste est omis;
C'est le plus dangereux de tous tes ennemis.

SYLLA.

Je n'examine pas si ta haine enhardie
Poursuit dans Claudius l'époux de Valérie,
Et si Catilina, par cet avis fatal,
Prétend servir ma cause, ou punir un rival...

CATILINA.

Fils de Sulpicius, de ce tribun infame
Qui fit vendre tes biens, qui proscrivit ta femme,
Il menace, il conspire; et déja sa fureur
Aux mânes paternels a promis un vengeur.

MÉTELLUS.

Ah! de son amitié lorsque ton fils l'honore,
Sylla peut écouter cette voix qui l'implore;
Catilina l'accuse, et Faustus le défend.

CATILINA.

J'accuse ses desseins, sa haine; cependant
Je connais Métellus, ma docile jeunesse
Sur tout autre intérêt en croirait sa sagesse:
Mais qui peut aujourd'hui blâmer Catilina?
Que nous fait Claudius? il s'agit de Sylla.
Tel est le sentiment, le devoir qui m'inspire;
Il existe un complot, et Claudius conspire.

SYLLA, *écrivant le nom de Claudius sur la liste.*

Son aïeul est son crime, et c'est Sulpicius
Que ma justice atteint en frappant Claudius.

(*Il se lève.*)

Que m'importe après tout l'existence d'un homme?
Je n'ai vu, je ne vois que le salut de Rome;
Nul intérêt privé n'excite ma rigueur;
C'est pour venger les lois que je suis dictateur.
Les Romains quelque jour apprendront de moi-même
Jusqu'où va mon dédain pour le pouvoir suprême.
Licteurs, que cette loi devance le soleil.

(*Il remet la liste au chef des licteurs.*)

(*Aux sénateurs.*)

Vous m'en répondrez tous demain à mon réveil.

(*Il congédie les sénateurs, et fait signe à Roscius de rester.*)

SCÈNE IV.

ROSCIUS, SYLLA.

SYLLA.

Roscius, maintenant parle avec assurance.

ROSCIUS.

Ordonne-moi plutôt de garder le silence;
Il trahit à tes yeux la profonde douleur
Dont ce cruel moment vient de remplir mon cœur.
Eh quoi! toujours du sang! eh quoi! toujours des larmes!
D'éternelles douleurs, d'éternelles alarmes!
Toi que le ciel créa pour vaincre les héros,
Qui signalas ton nom par d'immortels travaux,
Dont la terre soumise atteste le génie;
Quand tu régnes en maître au sein de ta patrie,
Quand tout y reconnaît tes ordres souverains,
De quels crimes, Sylla, punis-tu les Romains?

SYLLA.

Du crime d'accepter les fers que je leur donne,
Et d'oser espérer que Sylla leur pardonne.
Tu ne me connais pas, Roscius, je le voi,
Et mon ame est encore un mystère pour toi.
Toujours la liberté, que mon pouvoir immole,
Fut l'objet de mes vœux et ma plus chère idole;
J'ai combattu pour elle au sénat, au forum,
Aux champs de Chéronée, aux sables d'Arpinum;

Je la voulais pour tous. Mais sur les bords du Tibre,
Je ne vis que moi seul qui voulusse être libre.
Les tribuns des consuls se montraient les rivaux,
Et l'intrigue à prix d'or enlevait les faisceaux;
Je ne trouvai par-tout que dignités vénales,
Qu'esclaves insolents, que longues saturnales;
Des forfaits impunis, des cœurs dégénérés,
A leurs seuls intérêts impudemment livrés:
Un farouche soldat, trop fier de sa bassesse,
Sous son joug plébéien accablait la noblesse;
Au tribun Marius dès-lors je me promis
De demander un jour compte de ses mépris.
Son nom étoit fameux par plus d'une victoire;
Par des exploits plus grands je fis pâlir sa gloire,
Et je le vis contraint, ce rival odieux,
D'aller au Capitole en rendre grace aux dieux.
Sauver la république était mon espérance:
La ruine, l'exil, furent ma récompense.
Je dérobai ma tête aux faisceaux du licteur;
Je m'éloignai proscrit, je revins dictateur.
Je n'ai dû consulter, dans le temps où nous sommes,
Que le sang d'où je sors, et mon mépris des hommes.
Les Romains n'avaient droit qu'à mon inimitié;
Je les jugeai sans haine ainsi que sans pitié.
Malgré vous, ai-je dit, je brise vos entraves;
Quoi! lâches citoyens! vous voulez être esclaves!
Non, je vous ai jugés dignes d'un meilleur sort.
Vous demandez des fers! Je vous donne la mort.
Bénissez en tombant cette faveur dernière,

Et rendez à vos dieux une ame libre et fière.

ROSCIUS.

Sylla, laisse attendrir tes superbes dédains :
Il est, il est encor des cœurs vraiment romains.

SYLLA.

Je le sais ; et César, brillant par sa vaillance,
Que relève l'éclat d'une illustre naissance ;
Pompée, espoir de Rome, et le jeune Caton,
Le noble Métellus, l'éloquent Cicéron,
En appelant sur eux les regards de la terre,
Loin d'exciter ma haine ont vaincu ma colère.

ROSCIUS.

Ah ! si tel est Sylla, si son cœur irrité
Nous veut à prix de sang rendre la liberté,
Qu'il soit donc satisfait : elle vit dans les ames ;
Au cœur de la jeunesse elle allume ses flammes,
Et son triomphe un jour peut surpasser tes vœux !
Vois cette foule ardente appelée à nos jeux !
Quand je montre aux Romains sous une toge antique
Ces grands hommes, l'honneur de notre république ;
Ces fiers enfants de Mars, des lois nobles soutiens,
Héros dans les combats et par-tout citoyens ;
Curtius recherchant une gloire inconnue ;
Cincinnatus vainqueur, conduisant la charrue ;
Camille sauvant Rome et chassant les Gaulois ;
La mort de Décius couronnant ses exploits ;
Brutus, sous les dehors d'une vie insensée,
Du plus hardi dessein mûrissant la pensée,
Et du fer que Lucrèce a plongé dans son sein

Armant la liberté pour frapper les Tarquin;
Régulus triomphant au sein de l'esclavage;
Ton aïeul Scipion le vengeant dans Carthage:
Par ces nobles récits tous les cœurs exaltés,
Dans les siècles de gloire avec moi transportés,
S'y pénètrent des feux d'une nouvelle vie,
Et renaissent au sein de la vieille patrie.

SYLLA.

Sur ces jeunes Romains exerce ton pouvoir:
Je ne tromperai pas tes vœux et leur espoir.

ROSCIUS.

Fils de Cornélius! rappelle à ta mémoire
Cet acte généreux qui commença ta gloire,
Ces citoyens sauvés aux remparts de Nola,
Qui d'un rameau civique honorèrent Sylla....
Pardonne à Claudius!

SYLLA.

Je t'entends; je t'admire,
Roscius; sur les cœurs je connais ton empire;
Je m'y soustrais moi-même avec quelque regret;
Mais je dois écouter un plus grand intérêt.

ROSCIUS.

C'est l'ami de ton fils.

SYLLA.

Sa sentence est portée.

ROSCIUS.

Mais tu n'ignores pas quel homme l'a dictée!...

SYLLA.

Je puis parfois changer mes desseins: mes décrets

Sont comme ceux du sort, ils ne changent jamais.
Cependant Claudius pourrait ne pas attendre
Cet ordre qu'à regret...

ROSCIUS.

Sylla, je crois t'entendre!
(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE V.

SYLLA, *seul.*

Va, cours; ton zèle ardent ne peut trop se presser:
Catilina plus prompt saura te devancer.
Je connais les agents de mes ordres sinistres:
Catilina! Balbus!... Voilà donc mes ministres!...
Ces esclaves cruels, vendus à mon courroux,
Romains dégénérés, étaient dignes de vous.
Pour rétablir les lois j'ai voulu la puissance;
J'ai vu la servitude et non l'obéissance;
Et tant de vains efforts m'ont enfin convaincu
Que je me suis mépris au siècle où j'ai vécu...
Qui pourra m'expliquer cet ascendant suprême,
Ce bizarre destin qui m'arrache à moi-même?
Né pour les voluptés, je m'enchaîne au devoir:
Je veux la liberté; je trouve le pouvoir:
J'étouffe mes penchants; sensible, ardent, sincère,
Je m'instruis à tromper, je deviens sanguinaire:
J'abhorre Marius et les maux qu'il a faits;
Et pour les réparer j'imite ses forfaits...

La fortune m'absout !... Rentrons... la nuit moins sombre
Autour de ce palais semble éclaircir son ombre...
En cherchant le repos j'invoque le réveil...
La nature se venge à l'heure du sommeil.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

FAUSTUS, MÉTELLUS.

FAUSTUS, *entrant en désordre.*

Que dis-tu?... Claudius! sur cette liste infame?

MÉTELLUS.

Calme le désespoir où se livre ton ame,
Et songe que ton père est l'auteur de l'arrêt....
Que je trahis pour toi ce terrible secret....

FAUSTUS.

Mais cependant il meurt si nous tardons encore!

MÉTELLUS.

Près de lui Roscius a devancé l'aurore,
Je le sais....

FAUSTUS.

C'est à moi de veiller sur ses jours,
De mourir avec lui, s'il le faut; et j'y cours.

MÉTELLUS, *l'arrêtant.*

Ah! vois dans quels périls ton amitié l'entraîne;
Ta présence rendra sa perte plus certaine.

FAUSTUS.

Tu m'arrêtes ; hé bien, je vole chez Sylla....
Il verra ma douleur ; mon père m'entendra.
Claudius, ne crains plus le coup qui te menace :
Ou je meurs à ses pieds, ou j'obtiendrai ta grace.

MÉTELLUS.

Le dictateur sommeille au fond de son palais ;
Même à son fils sa garde en interdit l'accès.

FAUSTUS, *avec fureur.*

Traître Catilina ! ta jalouse furie
Se promet d'immoler l'époux de Valérie :
Du crime le plus lâche abominable auteur,
De cent coups de poignard je percerai ton cœur,
Ce cœur ivre de sang, dont la rage homicide
Effraya les Romains du premier parricide.
Misérable instrument d'un pouvoir que je hais,
J'en saurai par ta mort expier les forfaits.

MÉTELLUS.

Faustus, au nom des dieux, espoir de l'innocence,
De tes fougueux transports gouverne l'imprudence.

FAUSTUS.

Eh bien ! prends donc pitié du trouble où tu me voi ;
Conseille ma douleur...

MÉTELLUS.

J'y consens. Promets-moi
D'attendre mon retour au palais de ton père.
Je porte à Claudius le faisceau consulaire ;
Sous l'habit d'un licteur échappant aux regards,
Avant une heure il fuit ces funestes remparts.

FAUSTUS.

Quel espoir tu me rends!... ô faveur infinie!...
Je reste, Métellus; vole, et sauve ma vie...

SCÈNE II.

FAUSTUS, *seul.*

Dieux, qui réglez le sort des malheureux humains,
Avez-vous sans retour condamné les Romains?
Et, si vous les frappez, votre juste colère
Doit-elle armer contre eux une main qui m'est chère?
Ne puis-je, sans cesser de respecter Sylla,
Défendre Claudius, haïr Catilina?
Mais déja le jour naît... ô clarté funéraire!...
Juste ciel! Claudius! ici que viens-tu faire?

SCÈNE III.

CLAUDIUS, FAUSTUS.

CLAUDIUS.

Te défendre.

FAUSTUS.

Qui? moi!

CLAUDIUS.

Ton danger me poursuit;
Autour de ce palais j'ai veillé cette nuit.

Il n'est point de Romain dont le cœur magnanime
N'ait juré de punir celui qui nous opprime;
Je connais les complots qui menacent ses jours;
Il les prévient sans cesse, ils renaissent toujours.
Sylla doit succomber sous la publique haine,
Et je sais quel devoir à son destin t'enchaîne.
D'un noir pressentiment en secret tourmenté,
Sous un portique obscur je m'étais arrêté:
On marche, on parle bas, des hommes s'introduisent;
J'ignore quels desseins, quel espoir, les conduisent;
Si c'était...! je crois voir tous nos fiers conjurés
Dérobant à mes yeux leurs pas désespérés,
Et, sur le dictateur fondant avec furie,
Venger la liberté, les lois et la patrie.
De ton bras filial tu lui devais l'appui;
J'ai tremblé pour Faustus, et j'accours près de lui.

FAUSTUS.

O généreux ami, quel sentiment t'égare!
Dans ce palais sais-tu le sort qu'on te prépare?
Étranger à tes maux, tu ne songes qu'aux miens;
Tu viens sauver mes jours où l'on proscrit les tiens.
L'affreux Catilina, dans sa rage infernale,
A fait placer ton nom sur la liste fatale;
Déja vers ta maison il a porté ses pas,
Et tu n'y peux rentrer sans trouver le trépas.

CLAUDIUS.

J'y cours. Depuis long-temps, honteux de leur clémence,
Je me plaignais aux dieux d'un oubli qui m'offense,
Quand Sylla, par pitié bien moins que par mépris,

Refusait de m'admettre au nombre des proscrits.

FAUSTUS, *l'arrêtant.*

Hé bien, va, Claudius, dispose de ta vie;
A mon nom que ta mort attache l'infamie:
Je sais comme on échappe au dernier des malheurs.
Mais, hélas! Valérie expire si tu meurs!

CLAUDIUS.

Valérie!... à ce nom mon courage chancelle;
Tant d'amour, de vertus!...

FAUSTUS.

Tu dois vivre pour elle.

CLAUDIUS.

Vivre, mon cher Faustus!... quel vœu formes-tu là?
Où fuirai-je? ce monde appartient à Sylla.
Vivant, je le craindrais; et mourant, je le brave.
Obéir et haïr, c'est le sort d'un esclave.
Que je le bénirais, ce trépas attendu,
Si pour Rome mon sang eût été répandu!
Ah! que n'ai-je vécu dans ces temps où Carthage
Au pied du Capitole envoyait le ravage,
Où le fier Annibal autour de nos remparts
Faisait insolemment flotter ses étendards;
Dans les plaines de Canne, aux bords de la Trébie,
Claudius serait mort en servant la patrie:
Mais tomber sans honneur! tomber au bruit des fers!

FAUSTUS.

Eh bien! défends-les donc ces jours qui nous sont chers;
Du sort jusques au bout fatigue l'inclémence,
Et laisse à ton ami sa dernière espérance.

CLAUDIUS.

A conserver mes jours quand je consentirais,
Où fuir, où me cacher?...

FAUSTUS.

Ici, dans mon palais.
A tes persécuteurs, en ce jour déplorable,
Opposons de ces murs l'asile inviolable.
Qu'ils viennent t'arracher aux foyers de Faustus!

CLAUDIUS.

Je pourrais t'exposer...!

FAUSTUS.

Ah! ne balance plus;
Ou c'est moi qui t'accuse auprès de Valérie
De trahir l'amitié, l'amour et la patrie.

CLAUDIUS.

Jusqu'au dernier moment arbitres de mon sort,
Je veux leur dévouer et ma vie et ma mort.

FAUSTUS.

Hâtons-nous d'éviter une foule importune,
Qui vient, du dictateur adorant la fortune,
Aux portes du palais attendre son réveil.

CLAUDIUS.

L'auteur de tant de maux connaît donc le sommeil!

(*Ils entrent chez Faustus.*)

SCÈNE IV.

CATULUS, OFELLA, BALBUS; ARCHELAÜS, AMBASSADEUR DE MITHRIDATE; GORDIUS, ARIOBARZANE, ROIS DE CAPPADOCE; AMBASSADEURS DES PARTHES, CONSULS, SÉNATEURS, COURTISANS.

(*On ouvre les portiques.*)

MÉTELLUS, *à Balbus.* (*Ils sortent du palais de Sylla.*)

Le palais est ouvert. Le dictateur s'avance;
Tu peux à ses clients annoncer sa présence.

BALBUS, *s'avançant vers le fond et parlant à la foule des clients.*

Rois, guerriers, citoyens, proconsuls, sénateurs,
Des Parthes indomptés premiers ambassadeurs,
Dans l'enceinte sacrée où brillent ses images
Sylla vient recevoir vos vœux et vos hommages.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SYLLA.

SYLLA, *après avoir promené ses regards sur l'assemblée, et s'adressant à Gordius.*

Gordius! qui t'amène encore devant moi?
La Cappadoce est libre, et tu n'es plus son roi.

(*à Ariobarzane.*)
D'un perfide allié, que le sénat condamne,
La couronne est à toi, noble Ariobarzane.
Rome, qui les défend, punit aussi les rois.
Retourne en tes états, fais-y régner nos lois.
Mon amitié t'élève au rang des plus grands princes;
En citoyen romain gouverne tes provinces;
Ferme de notre appui, fort de ma volonté,
Sous l'abri du pouvoir fonde la liberté.

(*Aux ambassadeurs des Parthes.*)
D'un peuple brave et fier j'estime la vaillance;
Des Parthes en ce jour j'accepte l'alliance.

(*Faustus Sylla entre avec une émotion visible, et va se placer près de son père.*)

(*A Archelaüs.*)
Pour toi, de Mithridate et l'agent et l'appui,
Retourne vers ton maître, Archelaüs; dis-lui
Que je ne traite plus avec un roi barbare.
Le sang qu'il a versé pour jamais nous sépare;
Et cent mille Romains par son ordre égorgés,
Tant qu'il verra le jour, ne seront point vengés.

(*On entend du bruit au dehors, et un mouvement de terreur s'empare de l'assemblée.*)
Mais d'où naît votre effroi?

OPELLA.

Des cris se font entendre.

SYLLA.

Calmez-vous, ils n'ont rien qui doive vous surprendre;

Mon ordre s'exécute, et ne doit effrayer
Qu'un reste de proscrits que je fais châtier.

OFELLA.

Autour de ce palais la foule qui s'avance
Paraît du dictateur attendre la présence.

SYLLA.

Eh bien! que veulent-ils?

BALBUS.

Lænas, qui les conduit,
En leur nom, près de toi desire être introduit.

SYLLA.

Lænas!... il s'est chargé d'un dangereux message.
Qu'espère-t-il?... Licteurs, ouvrez-lui le passage.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LÆNAS.

LÆNAS, *à Sylla.*

Par le peuple romain député près de toi,
J'ose t'interroger....

SYLLA.

Interroger!... qui?... moi!
Ton audace, Lænas, a droit de me surprendre...
Mais parle cependant; je consens à t'entendre.

LÆNAS.

Sylla, l'incertitude est pire que la mort.
Dis-nous enfin, dis-nous quel sera notre sort.
N'es-tu pas satisfait de tant de funérailles?
Veux-tu dans notre sang renverser nos murailles?

Chaque jour verra-t-il de nouvelles horreurs?
Et ne mettras-tu pas de terme à tes fureurs ?

SYLLA.

Tu vois ; de mes transports je suis aussi le maître.
Je souffre tes discours, et c'est assez peut-être.

LÆNAS.

Quand j'entrai dans ces lieux, je ne me flattai pas
De pouvoir en sortir...

SYLLA.

Je t'écoute, Lænas !

LÆNAS.

Qu'ordonnes-tu de nous? qu'est-ce que tu décides?
Déroule en un seul jour tes tables homicides ;
De tous les condamnés annonce le trépas.
Combien en proscris-tu, Sylla?

SYLLA.

Je ne sais pas...
Je partage le doute où ton esprit se livre.

LÆNAS.

Eh bien ! dis-nous donc ceux que tu veux laisser vivre.

SYLLA.

Lænas, en retournant vers ceux qui t'ont commis,
Prouve-leur que j'épargne aussi des ennemis....
Va-t'en.

LÆNAS.

Je sais mon sort ; cet ordre me l'annonce :
Près du peuple romain il sera ma réponse.

SYLLA.

Va-t'en, te dis-je, avant que ma juste fureur

Des proscrits ne punisse en toi l'ambassadeur.

(*Après la sortie de Lænas, et s'adressant à Métellus.*)

Consul, par Muréna l'Asie est occupée;
Contre Sertorius je fais marcher Pompée:
Il est temps de punir ce fourbe ambitieux,
Déserteur de nos lois, déserteur de nos dieux;
Cet autre Marius, mille fois plus perfide,
Qui, levant contre Rome une main parricide,
Et par la trahison souillant ses derniers jours,
Va du fer étranger mendier le secours.

CATILINA.

Mais avec Mithridate il est d'intelligence.

SYLLA, *à Métellus.*

Je ne redoute rien de leur lâche alliance.
Un traître peut subir l'exemple qu'il donna.
Près de Sertorius il est des Perpenna.
César briguait la Gaule; et loin de l'Italie
J'ai dirigé ses pas; il marche en Bithynie.
Nicomède réclame un appui protecteur,
Et César a besoin d'occuper sa valeur.
Au sénat assemblé je vais bientôt me rendre;
Sur ces grands intérêts je pourrai vous entendre.

(Sur un geste de Sylla tout le monde sort. Les rois et les ambassadeurs se retirent après s'être inclinés devant Sylla. Deux licteurs marchent devant Ariobarzane, et devant les ambassadeurs des Parthes, à qui le dictateur témoigne une bienveillance particulière.)

SCÈNE VII.

SYLLA, FAUSTUS.

FAUSTUS.

Tu détournes les yeux; tu redoutes mes cris:
Sylla! ne me fuis pas, daigne écouter ton fils.
Seul entre les Romains, soumis à ta puissance,
Je n'ai point à rougir de mon obéissance;
La nature et l'amour m'en imposent la loi:
Mais ces devoirs sacrés ne sont-ils rien pour toi?
Je ne te parle plus de Rome, de patrie;
Non, c'est pour mon ami, c'est pour moi que je prie;
Je demande à genoux grace pour Claudius.

SYLLA.

Mon fils n'a point connu l'affreux Sulpicius:
Mais ignorerais-tu que ce fourbe exécrable,
De nos persécuteurs le plus inexorable,
Sur ta mère elle-même étendit ses forfaits,
Qu'il la força mourante à fuir de ce palais,
Qu'il y porta la flamme, et, pour comble d'outrages,
Des divins Scipions qu'il brisa les images?
Lâche flatteur du peuple, en ces jours pleins d'horreurs,
L'agent de Marius surpassa ses fureurs.
Tel fut Sulpicius, tel Claudius doit être;
Et mon fils, infidèle au sang qui l'a fait naître,
A mon rang, à ma gloire, à ma tendre amitié,
Pour le seul Claudius réserve sa pitié!

FAUSTUS.

Ah! sur ses sentiments Catilina t'abuse:
Cependant tu connais le monstre qui l'accuse;
Tu sais l'indigne amour qui brûle dans son sein;
C'est un rival heureux que poursuit l'assassin.
Sans doute Claudius à sa triste patrie
Voit avec désespoir la liberté ravie;
Plein des grands souvenirs à son ame si chers,
L'élève de Caïus porte à regret tes fers:
Mais ce cœur généreux, tout à la république,
D'une liberté sainte adorateur antique,
Abjurant son aïeul dont la main l'accabla,
Condamne Marius plus encor que Sylla.
Ne sois pas insensible à la voix qui t'implore:
Grace pour Claudius! il en est temps encore....
Tu ne me réponds pas, et tu vois ma douleur!
Mon père, au nom des dieux, interroge ton cœur.

SYLLA.

La loi parle, Faustus; et, si j'ai dû la rendre,
Ma propre volonté ne saurait la suspendre...
Mais, malgré sa rigueur, en des termes obscurs
Ma clémence s'y cache; et si, loin de ces murs,
Claudius parvenait par une prompte fuite
De tous ses ennemis à tromper la poursuite,
Dans l'exil où le sort aurait porté ses pas
Mon courroux satisfait ne le poursuivrait pas.

FAUSTUS.

Ah! cet espoir suffit à mon ame oppressée,
Et sur tes seuls périls ramène ma pensée.

Ton pouvoir, ton courage, en surmontent l'horreur;
Mais ils frappent mes yeux, et pèsent sur mon cœur.
Chaque jour, effrayé par de nouveaux présages,
Je vois autour de toi se grossir les orages,
Et cette liberté, l'idole des Romains,
S'armer des propres fers dont tu chargeas ses mains.

SYLLA.

Sous la fatalité qui pèse sur nos têtes,
Avec calme je marche au milieu des tempêtes.
Si nous vivions, Faustus, dans ces âges fameux
Où l'on vit les Romains, libres et vertueux,
Fiers d'une pauvreté par la gloire ennoblie,
Combattre, triompher, mourir pour la patrie,
On me verrait, mon fils, rival des Décius,
De tous ces grands Romains surpasser les vertus.
Ces temps sont loin de nous : les lois n'ont plus d'empire ;
L'antique liberté sous la licence expire ;
Et Rome, après avoir dompté les nations,
N'est qu'une immense proie offerte aux factions.
Forcé de renoncer aux vertus d'un autre âge,
J'adorai la fortune, et je suis son ouvrage ;
Sa faveur au pouvoir m'appela malgré moi ;
Je reçus ses bienfaits sans accepter sa loi ;
Je renversai l'état, mais pour le reconstruire :
J'étois né, je le sens, pour fonder ou détruire ;
J'accomplis mes destins, et vers la liberté
Je ramène en esclave un peuple épouvanté.

FAUSTUS.

Quel triomphe, grands dieux ! quelle triste victoire !

Notre aïeul Scipion cherchait une autre gloire;
Au respect des Romains instruisant l'univers,
C'est aux Carthaginois qu'il réservait des fers.
D'un sénat orgueilleux l'affreuse politique
Amena tous les maux de notre république.
Quand le vieux Marius, avide de pouvoir,
Du peuple malheureux arma le désespoir,
Le proscrit de Minturne, évoquant la licence,
Aiguisa le poignard aux mains de la vengeance:
Tu parais, tu combats, et le peuple est soumis.
Ne pouvais-tu (pardonne à l'audace d'un fils),
En voyant la discorde à tes pieds abattue,
La punir en héros, comme tu l'as vaincue?
Chacun s'offrait au joug: pourquoi l'ensanglanter?
Vainqueur de Marius, devais-tu l'imiter?

SYLLA.

Je n'ai point imité son aveugle furie;
Le sang que j'ai versé le fut pour la patrie;
Et peut-être bientôt mon fils et les Romains
Demanderont celui qu'ont épargné mes mains.

SCÈNE VIII.

FAUSTUS, SYLLA, ROSCIUS.

SYLLA, *à Roscius qui entre.*

Eh bien! que pense-t-on? Sans doute on se récrie.
Sont-ils bien indignés contre ma tyrannie?

ROSCIUS.

La terreur de ton nom glace encor les esprits;
Mais déja l'on craint moins la mort que le mépris.
Le peuple, au point du jour instruit de tes menaces,
Dans un morne silence assemblé sur les places,
S'inquiète, s'agite, et d'un œil empressé
Interroge les murs où ton ordre est tracé.
Parmi les noms inscrits sur la liste sanglante
Il en est un plus cher à la foule tremblante;
Le nom de Claudius, de ce jeune héros,
Vole de bouche en bouche au milieu des sanglots.
On vante sa valeur, ses talents, son jeune âge,
Tant de hautes vertus qu'il reçut en partage;
Il semble que les cœurs, de regrets déchirés,
Perdent en lui les biens qu'ils avaient espérés;
Et tout ce peuple, ému pour un ami qu'il pleure,
Bientôt de Claudius entoure la demeure.
Leur voix, qui frappe l'air en invoquant Sylla,
S'élève avec fureur contre Catilina.
J'arrivais en ces lieux, où d'une épouse en larmes
Je cherchais vainement à calmer les alarmes.
D'une tête si chère elle ignorait le sort;
Son absence pour elle était déja la mort.
Des cris se font entendre, et le peuple s'avance;
Valérie à l'instant vers la porte s'élance,
Et, les cheveux épars, sur le seuil, à genoux:
«Romains, au nom des dieux, rendez-moi mon époux!»
A ce cri déchirant la foule est transportée;
Sur un socle d'airain Valérie est portée;

Et vers cette tribune où s'élève sa voix
Tous les yeux, tous les cœurs se fixent à-la-fois.
Que ne puis-je, Sylla, sans blesser ton oreille,
De sa fière éloquence étaler la merveille!
Mais le respect...

SYLLA.

Poursuis... Elle a fait son devoir.
Je t'ai dit, Roscius, que je veux tout savoir.

ROSCIUS.

Citoyens, disait-elle (et l'accent qui l'anime
Semble ajouter encore à sa beauté sublime),
Pour vous Sylla n'a point de fléaux inconnus;
Au jour de sa fureur nous voilà revenus.
Crois-tu que de ton sang il épargne le reste,
Rome? tu subiras le destin de Préneste.
Contre ses volontés quel serait ton espoir?
La force est le seul droit, mourir le seul devoir (1);
« L'excès de la terreur a banni les alarmes;
« Le cœur n'a plus de voix, les yeux n'ont plus de larmes;
« Le désespoir lui-même abjure ses transports,
« Et la tombe sans bruit se ferme sur les morts;
« Près du corps de son fils la mère est immobile:
« Sylla voit ce tableau d'un œil sec et tranquille,
« Et compte, sans pâlir, tous les infortunés
« Par son geste homicide à la mort condamnés.

---

(1) Les vers marqués d'un guillemet dans le cours de cette pièce ont été retranchés à la représentation pour rendre l'action plus rapide; ceux qui sont marqués d'un astérisque avaient été supprimés par la censure.

Le passé nous apprend le sort qu'il nous destine;
Allons compter nos morts à la porte Colline;
Dans le sacré parvis, aux autels de Vesta,
Courons voir expirer un autre Scævola.
Ah! c'est pour vous, Romains, que ma voix vous implore.
Ivre de sang, Sylla veut en verser encore.
Unis par les regrets, unis par le danger,
Qui de vous à mes maux resterait étranger?
Qui de vous, en ce jour de honte et de misère,
Ne tremble pour un fils, ne gémit sur un père?
Deux femmes, en plongeant un poignard dans leur sein,
Jadis de la patrie ont changé le destin:
Osez d'un pareil prix me donner l'espérance,
Tout mon sang va couler... A ces mots, on s'élance,
On désarme son bras... et le peuple à grands cris
Fait serment dans ses mains de sauver les proscrits...
Les Gaulois ont paru, la terreur les escorte;
Catilina conduit leur farouche cohorte:
A ce terrible aspect, la foule au loin s'enfuit,
Et ces flots après eux ne laissent qu'un vain bruit.

SYLLA.

Tu le vois Roscius, voilà bien leur audace;
Devant quelques Gaulois leur courage se glace.

FAUSTUS.

Ah! crains le désespoir de la sœur de Caïus!
Si le peuple, qui l'aime, et qui plaint Claudius...

SYLLA.

Sans pitié pour les maux qui ne peuvent l'atteindre,
C'est quand il craint pour lui que le peuple est à craindre;

Toujours prêt à braver la loi du dictateur,
Toujours prompt à fléchir sous la main du licteur.

FAUSTUS.

Les Romains ont vengé Lucrèce et Virginie.

SYLLA.

Ces Romains, où sont-ils?

FAUSTUS.

O ciel! c'est Valérie.

SCÈNE IX.

FAUSTUS, SYLLA, VALÉRIE.

VALÉRIE, *échevelée, et se débattant au milieu des licteurs.*

Laissez-moi!... De ces lieux qui pourra m'arracher?
Je veux voir le tyran....

SYLLA, *froidement.*

Elle peut approcher.

VALÉRIE.

Assouvis le besoin de ton ame odieuse;
Contemple-moi, cruel! je suis bien malheureuse.

SYLLA.

Qu'on s'éloigne, licteurs! Laisse-nous, Roscius.

VALÉRIE.

Je connais trop Sylla, j'aime trop Claudius
Pour implorer ici le juge inexorable
Dont l'arrêt nous poursuit dans ce jour exécrable.

Ta clémence aisément peut contenter mes vœux;
Apprends-moi mon malheur, c'est tout ce que je veux,
Je ne demande pas quelle fut notre offense:
Le courage, la peur, les discours, le silence,
Tout est crime à tes yeux, et je ne prétends pas
Excuser mon époux et désarmer ton bras.
Quand tu le proscrivais tu lui faisais justice;
Nous conspirions ensemble, et je suis sa complice;
Je partage ou plutôt j'excite dans son cœur
La haine généreuse et la profonde horreur
Qu'inspire à mon époux ta longue tyrannie;
Tous deux nous implorions les dieux de la patrie,
Et, tous deux loin de toi, dans notre obscurité,
Nos vœux étaient pour Rome et pour la liberté:
Unis dans nos regrets et dans nos espérances,
Pourquoi nous séparer au jour de tes vengeances?
Oui, Sylla, Claudius est un garant pour toi:
Tremble si je n'ai plus à craindre que pour moi.

SYLLA.

Je ne redoute point ta fureur vengeresse;
De ton sexe en tout temps j'épargnai la faiblesse:
Mais ton époux conspire, et quand le dictateur
Sur l'ennemi des lois exerce leur rigueur,
Plus indulgent, Sylla pardonne à Valérie.

VALÉRIE.

Va, je crains ton pardon, et non pas ta furie,
Et des maux que sur nous verse ta cruauté
Ton affreuse clémence est le plus redouté.
Épargne-moi du moins cet horrible supplice:

Auprès de mon époux souffre que je périsse.
Tu seras, quelque mort qu'il nous faille souffrir,
Moins prompt à l'ordonner que nous à la subir...
Eh quoi! Faustus, aussi tu gardes le silence;
Tu détournes les yeux! crains-tu que ma présence,
Dans le fond de ton cœur accusant la pitié,
Ne réclame en ce jour les droits de l'amitié?
Rassure-toi; je sais ce que tu peux entendre,
Et du fils de Sylla ce que je dois attendre.

FAUSTUS.

Valérie, en ces lieux, où tu portes tes pas,
Contiens ton désespoir, et ne m'accuse pas...

VALÉRIE.

Quand mon époux périt!....

FAUSTUS.

Peut-être il vit encore....

VALÉRIE.

Où donc est Claudius? Ah! parle!

FAUSTUS.

Je l'ignore.

VALÉRIE.

Tu l'ignores? Non, non! De ton front indiscret
La pâleur me révèle un horrible secret;
Je t'entends, et j'abjure une lâche espérance.
Les Marius ont eu leur moment de clémence:
Sylla, l'affreux Sylla ne pardonne jamais.
Eh bien! frappe sa veuve au sein de ton palais;
Si j'en passe le seuil, ma douleur frénétique
Court armer contre toi la vengeance publique.

Je n'invoquerai pas ces faibles défenseurs
Que vient de disperser l'aspect de tes licteurs.
Pour punir un tyran et pour briser nos chaînes
S'il n'est plus de Romains il reste des Romaines :
Ces mères dont ta rage assassina les fils,
Les épouses, les sœurs, les veuves des proscrits,
M'attendent ; et nos bras, à défaut du tonnerre,
Du bourreau des Romains vont délivrer la terre.

FAUSTUS.

O ciel! où courez-vous?

VALÉRIE.

Me venger, ou périr.

FAUSTUS.

Gardes!..... Retenez-la.....

SYLLA.

Qu'on la laisse sortir.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CATILINA, ROSCIUS.

CATILINA.

Oui, le peuple s'agite; une femme rebelle
A la sédition ouvertement l'appelle;
Tout s'émeut à ses pleurs, tout s'irrite à ses cris;
On ne craint plus d'ouvrir un asile aux proscrits;
Et déja Claudius, averti par un traître,
Insulte dans sa fuite à l'ordre de son maître.

ROSCIUS.

Qu'importe que de Rome il ait franchi les murs?
Sur les rochers déserts, dans les antres obscurs,
La haine le poursuit; son malheur est son crime,
Et par-tout les bourreaux atteignent leur victime.

CATILINA.

Roscius est habile à feindre des douleurs.

ROSCIUS.

Tu connais mieux que moi l'art d'arracher des pleurs.
Pour la faire haïr je peins la tyrannie,

La folle ambition, l'affreuse calomnie,
Le vice enorgueilli d'un triomphe odieux,
Jusqu'à l'heure tardive où se vengent les dieux.

CATILINA.

Ainsi de Roscius la sagesse suprême,
Condamnant le sénat, le dictateur lui-même,
Sans crainte d'un soupçon qui peut peser sur lui,
Pour des conspirateurs se déclare aujourd'hui,
Et vient, sûr de l'appui d'un public idolâtre,
Étaler au forum ses vertus de théâtre.

ROSCIUS.

J'oppose à ce mépris, qui n'atteint pas mon nom,
La faveur de Sylla, l'amitié de Caton.
Aux sentiments qu'ici ma voix a fait entendre,
Catilina feindrait en vain de se méprendre.
J'abhorre les complots, quels qu'en soient les auteurs:
Mais je crains les pervers, je hais les délateurs;
Je vois avec dédain ces flatteurs mercenaires,
Sous leur pourpre flétrie esclaves consulaires,
Destructeurs de l'autel où leur encens brûla,
Adorer tour-à-tour Marius et Sylla,
D'un rival innocent poursuivre le supplice,
Et forcer le pouvoir à s'en rendre complice.

CATILINA.

Je ne veux pas savoir où tendent ces discours.
A de vaines clameurs je laisse un libre cours.
Pour Sylla, que je sers, prêt à tout entreprendre,
Je n'examine rien quand il faut le défendre;
Par son intérêt seul mon droit est limité;

Je ne le pèse point au poids de l'équité.
L'arrêt d'un dictateur est toujours équitable :
Claudius est proscrit; Claudius est coupable.
Toi-même, avant le jour surpris dans sa maison,
Tu protégeas sa fuite; et de sa trahison
Tu deviendras complice en cachant sa retraite.
Songe que du sénat ma voix est l'interprète.
Réponds; où Claudius a-t-il porté ses pas?

ROSCIUS.

Si j'en étais instruit, tu ne le saurais pas.
Le doute où je te vois a vengé mon offense.
Au sénat, j'y consens, dénonce mon silence;
Dis-lui que Roscius, sous le fer du licteur,
Est prêt à répéter : Opprobre au délateur!

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

CATILINA, *seul.*

Affecte, Roscius, une vertu hautaine;
Triomphe insolemment dans les jeux de la scène :
Du piége où tes amis ont engagé tes pas
La faveur de Sylla ne te sauvera pas.
Dans tes jardins d'Alba, d'Arpinum, ou d'Hersile,
Le traître Claudius va chercher un asile.
Mais il s'y cache en vain à mon regard fatal;
Il en est un plus sûr où j'attends mon rival.

D'un temple révéré le ministre fidèle,
Artisan d'un complot que m'a vendu son zèle,
Offre à mon ennemi ce refuge sacré :
Il meurt s'il y paraît ; son crime est avéré,
Et la loi qu'au sénat le dictateur va rendre
Étend au loin l'abîme où je le fais descendre.

SCÈNE III.

CATILINA, FAUSTUS.

FAUSTUS.

O ciel ! Catilina !...

CATILINA.

Croirai-je qu'en ces lieux
Mon aspect de Faustus puisse blesser les yeux ;
Que son inimitié repousse avec colère
Le défenseur, l'ami, l'élève de son père?
Fidèle à son pouvoir, ardent à le servir,
Rome a reçu de moi l'exemple d'obéir :
Je craindrais de penser qu'à sa cause fidèle
La haine de son fils récompensât mon zèle.

FAUSTUS.

Ah ! si de grands travaux, des exploits inouïs,
Peuvent donner le droit d'asservir son pays,
Si la liberté meurt dans l'excès de la gloire,
Sylla dut remporter cette triste victoire ;
Mais toi, honte de Rome ! à quel titre viens-tu

Te mêler aux vainqueurs sans avoir combattu?
Dans quel camp a-t-on vu ta jeunesse occupée?
Réponds-moi; de quel sang fume encor ton épée?
En paix avec les Grecs, les Parthes, les Germains,
Ta fureur sans péril immole les Romains;
Au meurtre façonné, ton poignard parricide
Atteint le grand Marcus et le jeune Lépide:
Ainsi meurt, sous les coups d'un monstre adolescent,
L'espoir de l'avenir, la gloire du présent.
Là ne s'arrête pas ta rage frénétique:
On égorge ton frère à l'autel domestique;
En vain d'un tel forfait la nuit voile l'horreur,
Catilina prend soin d'en révéler l'auteur;
Et deux fois sacrilège, au temple des vestales,
Va du sang fraternel souiller les eaux lustrales.
Voilà quels sont tes droits aux faveurs d'un héros,
Quels sont d'un sénateur les horribles travaux,
Quel est Catilina...

CATILINA.

Ta mémoire fidèle
Sans doute également à tes esprits rappelle
Qu'en tous temps, en tous lieux, à Sylla dévoué,
Ce qu'on nomme forfait par lui fut avoué,
Et que Faustus enfin, envers moi si sévère,
Ne saurait m'accuser sans maudire son père.
Son ordre en ce moment renouvelle au sénat
Une loi d'où dépend le salut de l'état.
Je cours joindre ma voix à sa voix souveraine;
Et, dût Faustus encor la trouver inhumaine,

La flétrir de mon nom, je briguerai l'honneur
De faire exécuter la loi du dictateur.

SCÈNE IV.

FAUSTUS; TEUCER, *personnage muet.*

FAUSTUS.

Je connais cette loi sanglante et sacrilége
Dont tu cours invoquer l'horrible privilége....
Avant que Claudius en puisse être informé,
Réalisons l'espoir que son cœur a formé.
Il attend Valérie, il peut la voir sans crainte.
(*A son affranchi.*)
Teucer, veille avec soin autour de cette enceinte,
Et qu'un messager sûr vienne ici m'avertir
Du moment où Sylla du sénat doit sortir.

SCÈNE V.

FAUSTUS, VALÉRIE.

VALÉRIE.

Faustus, est-ce ma vie ou ma mort qui s'apprête?
Et mon époux...?

FAUSTUS.

Il vit; je connais sa retraite.

VALÉRIE.

Achève...

FAUSTUS.

L'amitié, fidèle à son malheur,
A reçu Claudius sous son toit protecteur.

VALÉRIE.

Et j'ai pu t'accuser dans ma douleur extrême !...
Je n'en saurais douter, cet ami, c'est toi-même.

FAUSTUS.

A quel autre qu'à moi doit-il avoir recours?
Quel autre meurt flétri s'il ne sauve ses jours?

VALÉRIE.

Ton amitié fait plus lorsqu'elle nous rassemble :
Je ne crains plus pour lui, nous périrons ensemble.
Je compte en frémissant des moments précieux;
Permets que je le voie...

FAUSTUS.

Il est devant tes yeux.

SCÈNE VI.

FAUSTUS, VALÉRIE, CLAUDIUS.

VALÉRIE, *courant vers Claudius, qui paraît sous le péristyle.*

O mon cher Claudius !

CLAUDIUS.

Est-ce toi, Valérie?
Ce moment a payé tous les maux de ma vie;
« Il remplit tous les vœux de mon cœur satisfait.

(*A Faustus.*)

« C'est à ton amitié que j'en dois le bienfait.

FAUSTUS.

« D'un meilleur avenir voyons-y le présage;
« Que la fidélité, l'amour et le courage
« S'unissent en ce jour pour triompher du sort.
« Plus malheureux que vous, par un pénible effort,
« Je dois concilier, dans ce cœur qui murmure,
« Les vœux de l'amitié, la voix de la nature.
« Citoyens et proscrits, pour vous le dictateur
« De tant de maux soufferts n'est que l'injuste auteur;
« Mais, à sa loi cruelle en voulant vous soustraire,
« Je dois me souvenir qu'il est aussi mon père,
« Qu'un intérêt sacré me ferait un devoir
« D'opposer mon respect à votre désespoir.
« Mon cœur, qui n'en saurait blâmer la violence,
« Lui laisse un libre cours, qu'arrête ma présence.

VALÉRIE.

Noble ami! quel espoir d'acquitter tes bienfaits?

FAUSTUS, *en sortant.*

Pardonnez à l'auteur des maux qu'on vous a faits.

SCÈNE VII.

CLAUDIUS, VALÉRIE.

CLAUDIUS.

J'ai donc pu te revoir, ma chère Valérie!
Dans quel lieu te conduit la fortune ennemie?
Au palais de Sylla!...

VALÉRIE.

Qu'importe? je te voi,
Je suis sûre à présent de mourir avec toi.

CLAUDIUS.

Ah! ne m'afflige pas de cette affreuse image.

VALÉRIE.

Elle doit soutenir, animer ton courage;
Si les dieux ont fixé le terme de tes jours,
Réponds-moi, sur la terre où serait mon recours?
Auquel de tes bourreaux, d'une voix suppliante,
Irai-je demander ta dépouille sanglante,
Et, dans mon désespoir, avilissant mes pleurs,
D'un bûcher solitaire implorer les honneurs?

CLAUDIUS.

Ah! puis-je sans effroi penser que l'hyménée
T'impose d'un proscrit la triste destinée?
Toi qu'à tant de grandeurs, dans nos jours glorieux,
Appelleraient ton nom, tes vertus, tes aïeux!

VALÉRIE.

Sœur de Tibérius, fille de Cornélie,
Je veux dans mon époux adorer ma patrie;
Et Claudius, proscrit quand Rome est dans les fers,
Est plus grand que Sylla maître de l'univers.
Rien ne manque à mes vœux; j'ai trouvé dans ton ame
L'ardeur qui m'animait, la haine qui m'enflamme.
Laissons de vains débats et de vie et de mort:
Est-ce le dernier jour que nous laisse le sort?
A ce terme si court bornant notre espérance,
Essayons d'y trouver l'heure de la vengeance.

CLAUDIUS.

Oui, j'en ai médité le généreux dessein;
Que je sois libre un jour, le succès est certain.

VALÉRIE.

Comme nous, nos amis ont dévoué leur vie;
Lænas, Aufidius, au palais m'ont suivie;
Sous des habits d'esclave introduits en ces lieux,
Ils attendent l'instant... mais je les vois!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AUFIDIUS, LÆNAS, *sous des habits d'esclaves.*

CLAUDIUS.

Grands dieux!

AUFIDIUS.

Claudius vit encor!...

CLAUDIUS.

Quand la faveur céleste
Permet que je vous voie en ce palais funeste,
Nos moments sont comptés, nous ne les perdrons pas.
Vaillant Aufidius, implacable Lænas,
Vous voyez sous quels maux succombe la patrie;
La république expire, et sa gloire est flétrie.
Veuve d'un peuple roi, Rome, en ces jours de deuil,
Voit d'un laurier sanglant ombrager son cercueil:
L'Arabe peut errer sur ses brûlants rivages;
Les animaux des bois ont leurs antres sauvages;
Et vous, Romains, et vous, par un destin nouveau,
Le monde où vous régnez vous refuse un tombeau!
Dans l'univers esclave un seul homme est donc libre!

LÆNAS.

Non, mon cher Claudius; il est aux bords du Tibre
Un mortel vertueux, plus libre que Sylla.

VALÉRIE.

Celui qui sait mourir.

LÆNAS.

Celui qui le tuera.

CLAUDIUS.

C'est moi! si mes amis secondent mon courage.
Vous savez mon dessein: demain, suivant l'usage,
Le dictateur doit faire un sacrifice aux dieux;
Il va, de la Fortune adorateur pieux,
Sur les autels nouveaux qu'il ravit à la Grèce,
Pour le malheur de Rome invoquer la déesse.
Je marche vers le temple à l'ombre de la nuit,

Par le pontife même en secret introduit,
J'attendrai le tyran au fond du sanctuaire;
Je répondrai moi-même à sa voix sanguinaire;
Et devenu l'oracle et l'instrument du sort,
Au cri de liberté je lui donne la mort.

AUFIDIUS.

Dans ce hardi projet compte sur tout mon zèle.

VALÉRIE.

J'entraîne sur mes pas tout un peuple fidèle.

AUFIDIUS.

Au nom de Marius j'arme les plébéiens.

VALÉRIE.

Nous avons un parti dans les patriciens;
Et le jeune César, si je ne suis trompée,
Divisera l'effort des soldats de Pompée.

CLAUDIUS.

C'est là tout notre espoir... Mais Lænas, qui se tait,
N'approuverait-il plus un si noble projet?

LÆNAS.

Vous parlez de projet, vous, dans cette demeure;
Vous disposez du temps, et vous n'avez qu'une heure.
De combien de mystère il faut s'envelopper!
Que d'obstacles à vaincre avant que de frapper!
Quand tu cherches au loin l'espoir de la vengeance,
Au-devant de tes coups ta victime s'avance.
Pourquoi dans des dangers que l'on peut prévenir
Hasarder un succès qu'on est sûr d'obtenir?
Ton bras doit immoler un homme à la patrie;
Le sort te l'abandonne et te livre sa vie.

Ce palais à tes pas par Faustus est ouvert :
C'est là que dans la nuit, de son ombre couvert,
Seul avec ses remords, ses terreurs, ses victimes,
Le tyran des Romains vient méditer ses crimes ;
C'est là que sous ta main, expiant ses forfaits,
Il doit périr ! c'est-là qu'il faut frapper !

CLAUDIUS.

Jamais !
Qui ? moi ! j'abuserais du plus saint privilége !
Je souillerais de sang le toit qui me protége !
Sylla, dans cette enceinte, a pour garant ma foi,
Et ses jours odieux y sont sacrés pour moi.
Des vertus d'un ami quel serait le salaire ?
J'accepterais ses dons pour égorger son père !

LÆNAS.

Pour punir un tyran, pour venger ton pays....

CLAUDIUS.

Au foyer domestique où m'a reçu son fils ?

VALÉRIE.

Mon cœur répond au tien : oui, sauvons la patrie ;
Mais ne la sauvons pas par une perfidie :
Que Sylla meure au temple, à la clarté du jour !

CLAUDIUS.

Le grand-prêtre demain m'ouvrira ce séjour...

LÆNAS.

Demain, sera-t-il temps ? tu connais l'acte infame,
La loi Licinia ! le sénat la proclame :
La mort, la mort sur l'heure, à quiconque oserait,
En cachant un proscrit, retarder son arrêt ;

Le toit hospitalier est réduit en poussière;
Le châtiment s'étend sur la famille entière.

CLAUDIUS.

S'il est ainsi, Lænas, je dois quitter ces lieux.
Séparons-nous; je pars.

VALÉRIE.

A cette heure! grands dieux!
Tu pourrais accomplir un dessein si funeste!
Tu péris, si tu sors.

CLAUDIUS.

Faustus meurt, si je reste.

LÆNAS.

La loi du dictateur n'atteindra pas son fils.

CLAUDIUS.

Il mettrait son fils même au nombre des proscrits.
Sortons...

VALÉRIE, *appelant.*

Faustus, Faustus! j'invoque ta présence.
(*Lænas et Aufidius sortent.*)

SCÈNE IX.

CLAUDIUS, VALÉRIE, FAUSTUS.

FAUSTUS.

J'accours.

VALÉRIE.

Il veut partir.

FAUSTUS.

O ciel! quelle démence!
Où vas-tu, malheureux? tu sais quel est ton sort;
Tu ne peux me quitter sans rencontrer la mort.
Demeure dans ces murs, où ton serment te lie.

CLAUDIUS.

Mon serment!... je l'abjure, il expose ta vie.

FAUSTUS.

Qui t'a dit...?

CLAUDIUS.

Je sais tout.

FAUSTUS, *l'arrêtant avec violence.*

Tu ne sortiras pas.

CLAUDIUS.

Je le dois, je le veux.

FAUSTUS.

Viens donc, je suis tes pas.
Tu m'opposes la loi; j'accepte sa justice:
Viens dénoncer mon crime, et livrer ton complice.

CLAUDIUS.

Cruel ami, ce mot m'enchaîne dans ce lieu.

VALÉRIE.

Au temple cette nuit...

FAUSTUS, *en voyant rentrer Tencer.*

Sylla revient...

CLAUDIUS, *à Valérie.*

Adieu.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CATILINA, BALBUS.

CATILINA.

C'est toi, Balbus! Eh bien! que pense le grand-prêtre?
Claudius dans le temple a-t-il osé paraître?

BALBUS.

Le pontife est à nous, et le piége est tendu;
Mais, au parvis sacré vainement attendu,
Le proscrit à tes coups dérobe encor sa tête.

CATILINA.

Cours chez son affranchi Sergius; qu'on l'arrête,
Et que dans les tourments son secret arraché
Nous révèle l'asile où son maître est caché.
Mais je crains que son cœur ne brave la torture:
Il est ambitieux; offre-lui la questure.
Surveille Roscius, observe tous ses pas,
Et cherche à retrouver les traces de Lænas,
Tandis qu'en ce palais j'attendrai Valérie.

SCÈNE II.

CATILINA, *seul.*

C'est à moi qu'en ce jour le dictateur confie
Le soin et le pouvoir d'exécuter sa loi:
Par-delà ses desirs j'en réglerai l'emploi.
C'est elle!

SCENE III.

CATILINA, VALÉRIE, *amenée par un licteur.*

VALÉRIE.

Par ton ordre en ces lieux amenée,
Pour quel crime nouveau me vois-je condamnée
A snbir ta présence, à supporter l'affront
Qu'un seul de tes regards imprime sur mon front?

CATILINA.

Rends-moi plus de justice, et commande à ta haine.
Claudius est coupable, et sa perte est certaine :
Du fond de sa retraite, où le suivent mes yeux,
Il médite, il dirige un complot odieux.

VALÉRIE.

Par de pareils détours penses-tu me surprendre?
Mon secret m'appartient.

CATILINA.

Achève de m'entendre,

Et tu verras alors si je suis bien instruit.
Te dirai-je le temple où Claudius conduit
Voulait à la Fortune offrir ses sacrifices?
Te dirai-je ses vœux, son espoir, ses complices?
Et s'il faut des témoins, ne suffira-t-il pas
D'appeler Roscius.... d'interroger Lænas?

VALÉRIE.

Lænas!....

CATILINA.

Calme l'effroi dont ton ame est remplie;
Je sais tout, je peux tout.... Écoute, Valérie,
Je tiens entre mes mains les jours de mon rival,
Et les bourreaux tout prêts attendent mon signal.
Je ne puis oublier qu'au mépris de ma flamme
De l'obscur Claudius Valérie est la femme,
Qu'en formant un hymen indigne de son nom
Elle a trompé l'espoir d'une illustre maison,
Et qu'en faisant périr l'indigne époux qu'elle aime,
Je venge Sylla, Rome, et ta gloire, et moi-même;
Mais je puis, à ta voix, éloigner de mon cœur
Un souvenir cruel qui nourrit ma fureur.
« Je puis sur Claudius, qu'attend un long supplice,
« Étendre dès ce jour une main protectrice,
« Et peut-être bientôt, surpassant son espoir,
« L'appeler aux honneurs, l'élever au pouvoir.

VALÉRIE.

Quel prix Catilina met-il à sa clémence?

CATILINA.

Tu dois, de Claudius abjurant l'alliance...

VALÉRIE.

Arrête, malheureux! qui le croira jamais?
Toi, qui comptes tes jours par autant de forfaits;
Toi, l'ennemi des dieux, l'assassin de tes frères,
Détestable artisan de toutes nos misères,
C'est toi dont la démence, égalant la fureur,
Vient d'un crime nouveau me dévoiler l'horreur!
Apprends que Claudius m'est plus cher que la vie,
Qu'à mon époux mon cœur préfère ma patrie,
Que, loin de consentir à les sauver tous deux
Au prix d'un autre hymen, abominable, affreux,
Je les sacrifierais, si ma reconnaissance
A tes soins criminels devait leur délivrance,
Si, dans mes sentiments forcée à me trahir,
Il fallait renoncer au droit de te haïr.
Moi seule je connais l'asile inviolable
Offert à Claudius: seule je suis coupable.
Je n'examine pas s'il a pu concevoir
Un projet dont mon cœur lui ferait un devoir,
Ou si Catilina, dans sa rage impuissante,
Dénonce au dictateur un complot qu'il enfante:
Claudius contre lui n'a formé que des vœux;
Mais je puis achever ses desseins généreux.
Tu vois, Catilina, si ton fatal génie
Peut jamais ébranler l'ame de Valérie.

(*Elle sort.*)

CATILINA.

Jouis avec orgueil d'un triomphe si doux:
Tu viens de prononcer la mort de ton époux.

SCENE IV.

CATILINA, SYLLA, FAUSTUS, CATULUS, BALBUS.

BALBUS.

Il est trop vrai; sa main sacrilège et perfide
Ourdissait dans le temple un complot parricide.
Le pontife lui-même a paru devant toi;
Et son zèle empressé te répond de sa foi.

CATILINA.

Claudius est proscrit, et d'avance il expie
Un forfait suscité par une rage impie;
Mais d'un crime plus grand j'accuse le Romain
Qui dérobe au supplice un infame assassin;
Enfin je le connais....

SYLLA.

Ah! malheur au perfide
Qui prête à Claudius un abri parricide!
Parle, Catilina; quel Romain aujourd'hui
De ce conspirateur s'est déclaré l'appui?

CATILINA.

Je nomme avec regret, mais avec assurance,
Un homme qu'honora ta noble confiance:
C'est Roscius!

FAUSTUS.

O ciel! que dis-tu?

SYLLA.

Roscius!...

CATILINA.

Dans les jardins d'Hersile on a vu Claudius;
Et surpris par moi-même auprès de Valérie,
En vain il prétendrait nier sa perfidie...

FAUSTUS.

C'est à moi d'un seul mot à le justifier:
Mais ce n'est qu'à Sylla que je veux confier
Un secret important que lui seul doit connaître.

SYLLA.

Sénateurs, laissez-nous...

(*Ils sortent.*)

SCENE V.

SYLLA, FAUSTUS.

SYLLA.

Quel est le nom du traître?
« Fixe l'incertitude où flotte mon esprit:
« Alors qu'il faut punir un soupçon me suffit;
« Et, lancée au hasard, la foudre qui s'apprête
« Pourrait autour de moi frapper plus d'une tête.
Près de qui Claudius a-t-il bravé ma loi?
Nomme-le, je le veux; qui l'a reçu?

FAUSTUS.

C'est moi.

SYLLA.

Qu'entends-je? toi, Faustus, tu trahirais ton père!

FAUSTUS.

Je ne veux ni braver ni fléchir ta colère;
Écoute seulement avec quelque pitié:
Ton cœur, si grand, si fier, a connu l'amitié;
Ce noble sentiment à Claudius me lie.
L'arrêt du dictateur, en menaçant sa vie,
D'un ennemi cruel servait les noirs projets;
Je t'ai vu partager ma crainte et mes regrets;
Ignorant son malheur, que l'amitié déplore,
Claudius dans ces murs a devancé l'aurore;
Il tremble pour mes jours, et l'amitié l'instruit
De l'abîme effroyable où son cœur le conduit;
Plus de retour pour lui vers son épouse en larmes;
Le foyer domestique est en proie aux alarmes;
Catilina le cherche, il n'était plus d'espoir:
Je devais le sauver, et j'ai fait mon devoir.
Maintenant je souscris à ton ordre suprême;
Fais saisir Claudius.

SYLLA.

Où?

FAUSTUS.

Dans ton palais même.

SYLLA.

Malheureux!

FAUSTUS.

Je le suis, je trahis l'amitié!
La loi qui me punit m'aura justifié.

De sa sévérité comment puis-je me plaindre,
Alors qu'un même coup tous deux doit nous atteindre?

SYLLA.

Voilà donc de Faustus les sublimes desseins!
Il tremble que Sylla n'échappe aux assassins;
Il approche le fer du sein de la victime.

FAUSTUS.

Non, tu ne le crois pas; le soupçon d'un tel crime
Ne peut jamais atteindre un cœur tel que le mien;
Mon père me connaît et me juge trop bien
Pour exiger de moi que je me justifie.
Je vois en gémissant les maux de la patrie;
Fils de l'heureux Sylla maître de l'univers,
Je porte avec douleur tout le poids de nos fers;
Mais si la liberté, que ton pouvoir opprime,
Éléve dans mon ame un regret magnanime,
Elle n'affaiblit pas un devoir plus sacré,
Un plus doux sentiment par le ciel inspiré.
Entre Rome et Sylla la nature m'éclaire;
Mon serment est à Rome, et ma vie à mon père.

SYLLA.

Cependant un proscrit s'arme contre mes jours,
Et Faustus, et mon fils lui prête son secours!
Sais-tu quel châtiment ton audace s'apprête?
Sais-tu bien que la loi pèse aussi sur ta tête,
Qu'inflexible elle veut que ton sang soit versé,
Que l'arrêt est rendu, que je l'ai prononcé?

FAUSTUS.

Je saurai le subir, et sa rigueur extrême

Pour te justifier doit me frapper moi-même.

SYLLA.

Je ne vois plus en toi qu'un complice odieux
D'un perfide assassin, d'un traître audacieux.

FAUSTUS.

Catilina l'assure, et Sylla peut le croire.
Je connais Claudius, il aime trop la gloire:
S'il hait le dictateur, par mon bienfait lié,
Sur sa haine j'ai pris les droits de l'amitié;
Par-tout ailleurs son ame, au désespoir poussée,
Peut d'un grand attentat concevoir la pensée.
Oui, Sylla, ton pouvoir, en horreur aux Romains,
Réveille tous les cœurs, arme toutes les mains;
Et, si jamais il luit, le jour de la vengeance
Ne verra que mon bras levé pour ta défense.
Entends les vœux d'un fils, et prends pitié de toi...

SYLLA.

Sors, et que Claudius paraisse devant moi.

(*Faustus sort.*)

SCENE VI.

SYLLA, *seul.*

Dans les transports confus où s'abîme mon ame,
Je n'ose interroger le desir qui m'enflamme.
Prodigue de mon sang, en immolant Faustus
Dois-je encore aux Romains l'exemple d'un Brutus?
Que dis-je? de Brutus l'héroïque furie
Sacrifiait ses fils à Rome, à la patrie;

Et cet arrêt cruel, par lui-même dicté,
Sur leur tombeau sanglant fondait la liberté :
Faustus, qui la défend, marcherait au supplice!...
Que me reviendra-t-il d'un pareil sacrifice?
Quel est le noble prix que mon cœur en attend?
Les Romains sont trop vils pour leur donner mon sang.
Si, du haut de ce rang où Rome me contemple,
J'étonnais l'univers d'un plus sublime exemple!
Si, malgré mes fureurs, je forçais l'avenir
A garder de mon nom l'immortel souvenir!...
J'y songerai...

SCENE VII.

SYLLA, CLAUDIUS, FAUSTUS.

(Sylla fait signe à Faustus de se retirer; celui-ci s'éloigne avec inquiétude, après avoir serré son ami dans ses bras.)

FAUSTUS, *à Claudius.*

Je mets en toi ma confiance.

CLAUDIUS, *à Faustus.*

Tu me connais...

SYLLA *s'assied.*

Approche : admis en ma présence,
Tu veux en vain cacher le trouble de ton cœur.

CLAUDIUS.

Tu te méprends, Sylla; ce trouble est de l'horreur.

SYLLA.

Qui peut te l'inspirer, sinon l'espoir infame
Qu'une fausse vertu fit naître dans ton ame?
Ne suis-je plus Sylla? n'es-tu pas Claudius,
Le digne petit-fils de ce Sulpicius,
De ce lâche tribun d'un peuple frénétique,
Qui de tant de forfaits souilla la république?...
Et tu vis cependant! Soit grandeur, soit pitié,
Je désarmais pour toi ma juste inimitié;
Respectant un lien formé dans la jeunesse,
Je souffrais que mon fils protégeât ta faiblesse;
Et lorsque instruit enfin que mes vils ennemis
Trouvaient dans Claudius un partisan soumis,
J'ai dû me repentir d'un excès d'indulgence,
A ton bannissement je bornais ma vengeance;
Je protégeais ta fuite, et souffrais que la loi,
Inexorable à tous, pût s'adoucir pour toi:
Mais Claudius dédaigne un bienfait qui l'enchaîne;
Un cœur tel que le tien n'obéit qu'à sa haine.
Trahissant l'amitié qui s'unit à ton sort,
Du père de Faustus tu médites la mort.
A la clarté du jour si du moins ton audace
Eût au milieu du peuple accompli ta menace,
Un tel forfait peut-être aurait quelque grandeur;
Mais souiller de mon sang l'asile protecteur
Où l'amitié coupable imprudemment te guide,
Associer mon fils à ton noir parricide,
Et, pour porter des coups plus lâches et plus sûrs,
Comme un vil assassin se glisser dans ces murs!

Ce crime est digne en tout d'une odieuse race.
Eh bien! que tardes-tu? l'instant sert ton audace;
Frappe, nous sommes seuls : accomplis ton dessein.
Mais peut-être Faustus a désarmé ta main :
Tiens, prends ce fer.

(*Il lui montre un glaive attaché aux faisceaux.*)

CLAUDIUS, *refusant de le prendre.*

Sylla, j'admire ton courage :
Mais si je ne veux pas en tirer avantage,
Si j'accorde à mes vœux un funeste retard,

(*Lui montrant un poignard caché sous sa robe.*)

Ce n'est pas, tu le vois, à défaut de poignard.
Ton fils, qui me connaît, près de moi plus tranquille,
A différé ta mort, en m'offrant un asile.

SYLLA.

Ainsi donc, Claudius, tu ne te défends pas
Du complot insensé.....

CLAUDIUS.

J'ai voulu ton trépas,
Oui; je le veux encore.

SYLLA.

Eh bien! si ma clémence
D'un conseil moins sévère écoutait l'indulgence,
Si j'épargnais tes jours!

CLAUDIUS.

Tu ferais un ingrat;
Je resterais fidèle à ma haine, à l'état.
De quoi te servirait cette bonté tardive?
Mille bras sont levés, et dans Rome captive

Il ne t'est plus permis de vivre sans effroi,
Tant qu'un autre mortel voit le jour avec toi.
Souviens-toi de Preneste, et qu'à ta voix dans Rome
Un peuple tout entier tombe comme un seul homme!
De tes proscriptions l'horrible cruauté
A consacré ton nom à l'immortalité;
Subis ton avenir, bourreau de ma patrie!
Ne trahis pas ta gloire en me laissant la vie!

SYLLA.

Tu me rends à moi-même, à mes justes fureurs:
Craignez-moi si je vis, et tremblez si je meurs,
Lâches Romains! Et toi, héros, dont l'insolence
Brûle de recevoir sa juste récompense,
Tu seras satisfait.

CLAUDIUS.

Tu combles tous mes vœux:
Ton trépas ou le mien, c'est tout ce que je veux.

SYLLA (*Il appelle, les licteurs entrent*).

Licteurs! veillez par-tout; qu'on occupe les portes,
De ma garde à l'instant qu'on double les cohortes;
Que nul, même Faustus, sans mes ordres exprès,
Ne puisse, cette nuit, sortir de ce palais.
Qu'on suive Claudius: va dire à ton complice
Que toi-même as marqué l'heure de ton supplice.

CLAUDIUS, *rentrant dans l'intérieur du palais.*

Je sors: adieu, Sylla!... Regarde autour de toi!
Je te laisse en mourant plus malheureux que moi.

SCENE VIII.

SYLLA.

Malheureux !.. Il dit vrai... Je le suis. Est-ce vivre,
Que subir les tourments où ma grandeur me livre ?
Punir, verser du sang, étouffer des complots...
La nuit, point de sommeil !... le jour, point de repos !...
L'esprit toujours porté vers des pensers funèbres,
Comme un timide enfant avoir peur des ténèbres !....
Restons sous ce parvis; plus calme, dans ces lieux
Attendons que le jour vienne éclairer les cieux.
Si je pouvais dormir !.... Mais quelle est ma faiblesse !..
Je tremble pour mon fils !.. Vainement: ma tendresse
Ne saurait désarmer mon inflexible cœur;
Je suis père, dis-tu?... Non; je suis dictateur.
Dictateur ! Quoi ! toujours marcher de crime en crime !
Ah ! je suis fatigué de vivre sur l'abîme !
Je veux... Ils me tueront... Tout-puissant, glorieux,
Que puis-je désormais demander à nos dieux?...
Le terme de mes maux, la fin d'un long délire,
Cette paix de la tombe, où quelquefois j'aspire:
Mourir ! Dormir enfin ! Que m'importe des jours
Dont les profonds ennuis empoisonnent le cours?
Mais je sens que mon ame, enfin moins oppressée,
(*Il se couche.*)
Laisse en un vague heureux s'éteindre ma pensée.
Oh ! bienfait inconnu ! Mes yeux et mes esprits

S'affaissent lentement, par le sommeil surpris.

(*Il s'endort et rêve tout haut.*)

Que vois-je? et quel pouvoir... dans ces demeures sombres,
De ceux que j'ai proscrits... a ranimé les ombres?...
Que voulez-vous de moi, transfuges des tombeaux?...
De vos corps déchirés vous m'offrez les lambeaux!
J'ai puni vos forfaits... J'ai puni vos complices...
Tremblez qu'on ne vous traîne à de nouveaux supplices!
Je les vois tous, les bras vers mon lit étendus,
Agiter leurs poignards sur mon sein suspendus.
O dieux! à me frapper leurs mains sont toutes prêtes.

(*Il se lève en dormant.*)

A moi, licteurs! à moi!.. J'avais proscrit leurs têtes,
Je les revois encor?.. Chassez tous ces pervers!
Et que vos fouets sanglants les rendent aux enfers!
Sylla le veut... l'ordonne... obéissez!...

(*Il retombe sur son lit.*)

SCENE IX.

SYLLA, FAUSTUS, GARDES.

FAUSTUS, *accourant.*

Mon père!

SYLLA.

Qu'est-ce? Que me veut-on? Quel est le téméraire
Qui trouble mon sommeil?

FAUSTUS.

Des cris jusques à moi...

SYLLA.

Je n'ai point appelé... Mais où suis-je? c'est toi!..
Sans mon ordre oses-tu paraître en ma présence :
Tu m'éveilles, Faustus... Je reprends ma puissance;
Je reprends sur moi-même un empire absolu;
Allons, exécutons ce que j'ai résolu.
Dans cet état cruel je ne saurais plus vivre:
De tous mes ennemis que ce jour me délivre;
Il n'est qu'un seul effort qui les puisse dompter:
Voyons d'eux ou de moi qui saura l'emporter.
Gardes, que l'on soit prêt; Ofella, qu'on s'assemble;
Que le peuple, l'armée, et le sénat ensemble,
Pour apprendre de moi quels seront leurs destins,
Attendent au forum mes ordres souverains.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente le forum, sur l'un des côtés duquel se trouvent placés les rostres et la tribune aux harangues; des groupes de peuple garnissent le fond du théâtre, et des soldats en occupent les avenues.)

SCENE I.

CATILINA, BALBUS, *sur le devant de la scène.*

CATILINA.

Nous triomphons, Balbus; le jour qui vient d'éclore
Va délivrer mes yeux d'un rival que j'abhorre :
La fortune constante a passé mes souhaits:
Sylla fait plus pour nous que je ne l'espérais;
Il nous livre son fils, il venge sur lui-même
Des lois qu'il outragea la majesté suprême.
Aux ordres du préteur le palais s'est ouvert :
Je dirigeais ses pas; Claudius découvert
Accuse son ami par sa seule présence,
Et les lois sur tous deux étendent leur vengeance.
Faustus et Claudius, au forum amenés,
Par la voix de Sylla vont être condamnés.

BALBUS.

Penses-tu que jamais son orgueil sacrifie
A l'amour du pouvoir une si chère vie,
Et que le sang d'un fils, à ses yeux répandu,
Au sang de Claudius puisse être confondu?

CATILINA.

Il le sera, crois-moi; son supplice s'apprête;
Complice d'un proscrit, la hache est sur sa tête;
Et ce grand appareil, que lui-même ordonna,
Annonce assez l'arrêt que va porter Sylla.
Je vois de tous côtés le peuple qui s'avance.

BALBUS.

N'es-tu pas effrayé de son profond silence?
A son premier transport ne nous exposons pas;
Lænas est avec eux....

CATILINA, *se retirant vers le fond.*

Rejoignons nos soldats.

SCENE II.

AUFIDIUS, LÆNAS, VALÉRIE, PEUPLE.

AUFIDIUS.

Quels sont donc ces apprêts? De Rome consternée
Vient-on nous annoncer la dernière journée?
Les soldats de Pompée entourent le forum;
On court interroger l'oracle d'Antium....

VALÉRIE.

Que craignez-vous, Romains? Est-il dans sa furie

Un fléau dont Sylla n'ait frappé la patrie?
Ah! si vos cœurs au mien veulent se rallier,
Des crimes de Sylla ce jour voit le dernier:
Êtes-vous las, enfin, de traîner votre chaîne,
De dégrader en vous la majesté romaine,
De trouver dans la honte un ignoble trépas?
Pour punir le tyran je vous offre mon bras:
Quand la patrie expire, il faut bien que je meure:
Que votre liberté marque ma dernière heure.
Ici, dans ce lieu même, où j'attends mon époux,
Mes deux frères jadis ont expiré pour vous;
Jalouse de leur sort, je dois à la patrie
Le reste généreux du sang de Cornélie:
Si vous me secondez, c'est aujourd'hui, c'est là,
Que je veux le répandre en immolant Sylla.

AUFIDIUS, *à part à Valérie.*

Quel fruit espères-tu d'un si noble courage?
Pourras-tu jusqu'à lui te frayer un passage?
Parmi tous ces guerriers, esclaves conquérants,
Ce peuple de licteurs, ces flots de courtisans,
La foudre de nos dieux pourrait seule l'atteindre:
Attendons sans courroux, haïssons sans nous plaindre.

VALÉRIE.

Quel cortége sinistre approche de ces lieux?...
C'est lui, c'est mon époux; je rends graces aux dieux:
Nous voilà réunis.

SCENE III.

LES MÊMES, FAUSTUS, CLAUDIUS.

(Faustus et Claudius s'avancent au milieu des licteurs, qui forcent Lænas à s'éloigner de Claudius dont il voudrait s'approcher.)

CLAUDIUS, *à Valérie.*

Oh! fortune inhumaine!
Tout ce qui m'fut cher à mon destin s'enchaîne.

VALÉRIE.

D'où vient que mon aspect afflige mon époux,
Quand sa vue est pour moi le bienfait le plus doux?

FAUSTUS, *à Claudius.*

Vois cette foule, ami; c'est nous qu'elle contemple;
C'est de nous qu'elle attend un mémorable exemple:
Nous saurons le donner....

CLAUDIUS.

Toi! partager mon sort,
Faustus!

FAUSTUS.

Ai-je moins fait pour mériter la mort?
Victime, ainsi que toi, d'une loi tyrannique,
Nous périssons tous deux avec la république.
Sûr de le partager, je bénis ton trépas;
Au moment de frapper il arrête ton bras,
Et me sauve l'horreur, à mon heure dernière,

De haïr mon ami, meurtrier de mon père.
Dans mon cœur la nature accusait l'amitié;
Nous mourrons tous les deux: le crime est expié.

CLAUDIUS.

Faustus, tu pouvais vivre encor pour la patrie.

FAUSTUS.

Je ne puis la sauver; je lui donne ma vie.

CLAUDIUS.

Pardonne un souvenir qui mêle ses tourments
Au glorieux espoir de mes derniers moments.
(*à Valérie*).
O toi, de mes destins maîtresse souveraine,
Valérie! ô douleur!...

VALÉRIE.

Valérie est Romaine,
Femme de Claudius, digne de ses aïeux:
Celle qui, sans pâlir, a reçu vos adieux,
Saura bien, comme vous, d'un front inaltérable,
Attendre de la mort le trait inévitable.

CLAUDIUS.

Des cris frappent les airs.

SCENE IV.

LES MÊMES, SYLLA, MÉTELLUS, ROSCIUS, CORTÈGE, SOLDATS, LICTEURS, PRÊTRES, PEUPLE.

LE PEUPLE.

Le voilà! le voilà!

UN GROUPE.

Salut au dictateur!...

UN AUTRE GROUPE.

Salut, divin Sylla!

(*Sylla s'avance lentement au milieu de la foule.*)

VALÉRIE, *à part.*

O comble de bassesse! ô sacrilége infame!

(*Elle s'élance, et va pour frapper Sylla; Roscius arrête son bras.*)

Meurs, tyran.

CLAUDIUS.

Frappe!

FAUSTUS, *faisant un mouvement pour voler au secours de son père.*

Arrête!

SYLLA, *froidement, à sa suite.*

Éloignez cette femme...
Je viens venger les lois, les Romains, et l'état:
Elle aurait empêché qu'un autre m'imitât.
De plus grands criminels appellent ma justice;
Claudius est l'un d'eux, mon fils est son complice:
Ils ont trahi les lois, et sont, dès ce moment,
Unis par le forfait et par le châtiment;
Je n'use point contre eux de mon pouvoir suprême,
Le peuple sur leur sort prononcera lui-même.

BALBUS, *à part à Catilina.*

Entends-tu?

CATILINA, *à part à Balbus.*

Ne crains rien de ces feintes douceurs:

Le peuple n'a jamais sauvé ses défenseurs.

SYLLA (*il monte à la tribune, et s'assied; les licteurs et les soldats entourent la tribune*).

Romains, dans ce grand jour, le monde va connaître
Si votre dictateur était digne de l'être,
Et si tant de travaux qu'il couronne aujourd'hui
Vous ont à votre tour rendus dignes de lui.

ROSCIUS, *à part.*

Que nous promet, grands dieux! ce superbe langage?

CATILINA, *à Balbus, à part.*

Vois quelle sombre horreur se peint sur son visage;
Lançant autour de lui l'arrêt silencieux,
Il choisit sa victime, il la marque des yeux.

MÉTELLUS.

Par ton ordre, Sylla, les tribus réunies
Ont autour du forum composé leurs curies.

SYLLA, *debout sur les rostres.*

Citoyens, chevaliers, pontifes, sénateurs,
Et vous, de la patrie illustres défenseurs,
Écoutez: je vous dois, je me dois à moi-même,
De rendre compte ici de mon pouvoir suprême,
Et d'exposer enfin à vos regards surpris
Les immenses travaux par moi seul entrepris.
J'ai subjugué le Pont, le Bosphore, l'Épire;
Les eaux du Phalaris traversent votre empire;
La Grèce tout entière est soumise à vos lois,
* Et des bords libyens j'ai chassé tous les rois.
La chute de Carthage avait ébranlé Rome:
J'ai réparé les maux qu'avait faits un grand homme.

Jugurtha fut vaincu, Mithridate est soumis,
Ma fortune a plus fait qu'elle n'avait promis.
* C'était trop peu pour moi des lauriers de la guerre,
* Je voulais une gloire et plus rare et plus chère;
* Rome en proie aux fureurs des partis triomphants,
* Mourante sous les coups de ses propres enfants,
* Invoquait à-la-fois mon bras et mon génie;
* Je me fis dictateur: je sauvai la patrie.
A l'antique sénat je rendis le pouvoir;
Le peuple mutiné rentra dans le devoir;
Jamais on ne me vit, esclave du vulgaire,
Rechercher et trahir cet amour populaire
Où Marius voyait le but de ses travaux.
J'ai peu flatté ce peuple, et j'ai guéri ses maux:
Je m'armai contre lui de rigueurs légitimes:
Au salut de l'état j'immolai des victimes.
* Qu'on nomme violence ou même cruauté
* Ce que j'ai fait pour Rome et pour la liberté;
* Un reproche pareil ne saurait me confondre:
* Du sang que j'ai versé je suis prêt à répondre:
Oui, de l'humanité si j'étouffai la voix,
Ce fut pour vous contraindre à fléchir sous les lois.
J'ignore quel surnom l'histoire me destine:
L'avenir jugera ce que Rome examine.
Du poids de ma grandeur plus accablé que vous,
Je viens briser le joug qui nous fatiguait tous.
J'ai vaincu, j'ai régné; maintenant je veux vivre!
Je rejette la coupe où le pouvoir s'enivre.
* J'ai gouverné le monde à mes ordres soumis;

* Et j'impose silence à tous mes ennemis;
* Leur haine ne saurait atteindre ma mémoire :
* J'ai mis entre eux et moi l'abîme de ma gloire.
Le dictateur n'est plus : je remets au sénat
Avec l'autorité les rênes de l'état.
Écoutez!.... Que ma voix remplisse cette enceinte :
J'ai gouverné sans peur, et j'abdique sans crainte.

LE PEUPLE.

O courage! ô grandeur au-dessus des humains!

SYLLA.

Je vous rends vos consuls; choisissez-les, Romains.
(*Métellus sort.*)
Mon asile, a-t-on dit, est dans la dictature:
Eh bien! dès ce moment devant vous je l'abjure;
Je me dépouille ici des suprêmes honneurs,
(*Il détache son manteau de pourpre, et jette la palme d'or, symbole de la dictature.*)
Je dépose la pourpre... Éloignez-vous, licteurs.

(Les licteurs et les soldats, qui entouraient la tribune, déposent leurs armes et leurs faisceaux, et vont se confondre parmi le peuple.)

Me voilà désarmé!.. Je vous livre ma vie:
Aux complots, aux poignards, j'oppose mon génie,
La vertu de Brutus, l'ame de Scipion,
Chéronée, Orchomène, et l'effroi de mon nom.
Le sénat a pour lui ma fortune et ma gloire:
Que Sylla soit toujours présent à sa mémoire.
Vainqueur de Marius, je l'avais surpassé,
Et j'ai conquis le rang où je me suis placé.

Romains, je romps les nœuds de votre obéissance;
Mais sur vos souvenirs je garde ma puissance,
Et cette dictature à l'autre survivra:
Privé de mes faisceaux, je suis toujours Sylla.
(*Il descend de la tribune.*)

ROSCIUS.

Il n'était jusqu'ici que le maître de Rome,
Aujourd'hui l'univers le proclame un grand homme.

FAUSTUS.

Mon père, à tes genoux...

SYLLA.

J'ai quitté le pouvoir.

BALBUS, *à Catilina.*

Où sera notre appui?

CATILINA.

Je conserve un espoir!
Il a frayé la route; et quelque jour peut-être
Je saurai profiter des leçons d'un tel maître.

SYLLA.

Cette lutte sanglante, il fallait la finir;
Vous étiez las de craindre, et moi las de punir.
Citoyen comme vous, sous la règle commune
J'abaisse fièrement l'orgueil de ma fortune;
Et chacun désormais, libre de tout effroi,
(*à Valérie, en s'approchant d'elle.*)
Peut s'approcher, se plaindre, et se venger de moi.

VALÉRIE.

De crimes, de vertus, effrayant assemblage,
Tu subjugues ma haine, et brises mon courage;